

Des nouvelles de France



BeQ

Des nouvelles de France

Anthologie de la nouvelle

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 1123 : version 1.0

Aussi, à la Bibliothèque :

Le livre des contes

Contes et nouvelles oubliés de France

Des nouvelles du monde

Des nouvelles de Russie

Des nouvelles de France

Anthologie

Marguerite Audoux

Fin moka

Quand Alfred rentra ce soir-là, il vit tout de suite que les enfants étaient déjà couchés et que Louise n'avait pas mis la table pour le dîner. Il posa sa mandoline sur le buffet en même temps qu'un gros rouleau de papiers, et il mit longtemps à accrocher son pardessus au portemanteau qui était cloué sur la porte. Ensuite, il alla embrasser les deux petits qui se dressaient en l'appelant et il revint s'appuyer contre le buffet sans rien dire. Louise enleva l'abat-jour de la lampe pour mieux voir son mari. Elle le fixa de ses yeux vifs et lui dit :

– Eh bien ?

Alfred essaya d'imiter la voix de sa femme en disant sur le même ton :

– Eh bien ?

Et tout en faisant une grimace, il retourna les

deux poches de son gilet, et dit :

– Eh bien, voilà !

Louise remit l'abat-jour sur la lampe ; elle ramassa son travail de couture qui avait glissé à terre, et dit d'une voix tranquille, sans regarder Alfred :

– Tu n'as pas d'argent : c'est bien fait. Je voudrais que cela t'arrive tous les jours, tu aurais peut-être plus de courage pour reprendre ton métier, au lieu d'aller vendre des chansons par les rues.

Elle regarda encore son mari, et en lui montrant du doigt la mandoline, elle dit d'un air moitié riant, moitié méprisant :

– Si tu as faim, mange ton jambonneau.

Comme s'il eût craint vraiment que sa mandoline fût en danger d'être mangée, Alfred la prit et alla l'accrocher à un clou au-dessus du lit. Louise reprit en le suivant des yeux :

– Oui, tu la soignes mieux que tes enfants, mais il arrivera bien un jour que je la flanquerais dans le feu, et si elle ne peut nourrir tes petits,

elle servira au moins à les chauffer.

Alfred revint près du buffet, et tout en se baissant pour regarder dedans, il rappela à sa femme qu'il lui avait laissé six sous le matin. Alors, Louise perdit patience ; elle haussa sa voix claire pour dire qu'elle avait fait six fois le tour du marché avec ses six sous, et qu'à la fin, elle avait acheté un peu de fromage pour elle et les enfants, et pour lui un radis noir qu'il réclamait depuis longtemps. Elle ajouta qu'elle l'avait même préparé. Elle le désigna dans le buffet ouvert :

– Tiens, là, dans ce bol recouvert d'une assiette.

Alfred prit le bol, et ce fut à son tour de hausser la voix :

– Mais ce n'est pas comme cela qu'on prépare un radis noir : il fallait au moins enlever la pelure.

Et comme Louise disait qu'elle avait fait de son mieux, il cria plus fort :

– On voit bien que Madame n'en mange pas.

Si Madame en mangeait, elle aurait pris soin de le préparer proprement.

Il balançait le bol où le radis coupé en morceaux trempait avec du gros sel dans une eau grise. Il l'approcha sous le nez de sa femme :

– Enfin, regarde comme il est appétissant, ton radis noir ! On dirait des jetons d'un jeu de dames.

Et Alfred sortait les rondelles l'une après l'autre et les laissait retomber dans le jus.

Louise ne put s'empêcher de rire en voyant la mine dégoûtée de son mari. Son petit visage mince sembla disparaître, et on ne vit plus que sa bouche trop grande qui laissait voir toutes ses dents. Alfred regardait rire sa femme, et tout à coup, il allongea le bras vers elle et la coiffa du bol. Elle poussa un grand cri, puis elle secoua la tête et envoya rouler le bol qui se brisa, tandis que le radis s'éparpillait autour d'elle. Elle était si drôle avec ses cheveux mouillés et ses ronds de radis dans le chignon, que son mari éclata de rire à son tour.

Mais il ne rit pas longtemps : sa femme sauta sur lui, et de ses petits poings maigres, elle le frappa aux épaules et à la poitrine. Alfred n'y pouvait croire ; il disait, stupéfait :

– Elle me bat !

Et, tout en cherchant à s'éloigner de sa femme, il disait en riant :

– Voyez donc cette araignée ! Si je voulais, je l'écraserais sur le mur avec mon pouce, et c'est elle qui me bat !

Les enfants se mirent à pousser des cris perçants. Aussitôt, Louise lâcha son mari, et après avoir caressé les deux petits, elle alla s'asseoir près de la fenêtre, et se mit à pleurer tout bas.

Alfred ramassa les morceaux de radis qu'il jeta dans le feu. Il essuya soigneusement la table et le parquet que l'eau salée avait tachés ; puis il rapporta de la cuisine le filtre à café et une casserole pleine d'eau. Pendant que l'eau chauffait, il retira du filtre une grosse pincée de marc et il en saupoudra le couvercle du poêle.

Aussitôt, une fumée acre et épaisse monta en l'air et se répandit dans toute la chambre. Louise cessa de pleurer pour demander à son mari s'il avait l'intention de les asphyxier. Il répondit sans mauvaise humeur :

– Mais non. Seulement, puisque je n'ai rien à manger, je vais me faire un fin moka.

Louise savait qu'il n'y avait pas de café dans la maison. Elle le dit à son mari. Mais, lui, répondit qu'il n'en avait pas besoin, et que cela ne l'empêcherait pas de boire du bon café.

Louise alla fermer les rideaux qui entouraient le lit des enfants ; puis elle revint près de son mari qui s'était assis auprès du poêle. Elle lui dit, en se penchant un peu sur lui :

– Si je t'ai fait mal, c'est tant pis pour toi : tu l'avais bien mérité.

Alfred la fit asseoir sur une chaise qu'il attira près de lui ; il lui prit les deux mains, lui replia les doigts en dedans, et quand il eut enfermé les deux petits poings dans une seule de ses mains, il se remit à parler d'une voix un peu désenchantée.

Il disait :

– Vois-tu, Louise, on s'aime bien tous les deux, mais ce qu'il y a de malheureux, c'est que tu ne me comprends pas...

Il versa un peu d'eau bouillante sur la cafetière, et en se redressant vers sa femme, il reprit :

– Moi, je suis un homme casernier.

Louise le regarda en ouvrant tout grands ses petits yeux noirs ; alors, il expliqua :

– Tu sais bien comme on appelle les gens qui n'aiment pas à sortir de chez eux.

– Ah, oui : casanier, dit Louise avec un petit mouvement de la bouche, comme si elle allait sourire.

– Eh bien, c'est comme je le dis, reprit Alfred, je suis casernier, et tu ne l'as jamais compris.

Il réfléchit un moment, et il continua :

– Si tu voulais, on pourrait être heureux ; les femmes gagnent plus d'argent que les hommes, à vendre des chansons ; et puisque tu as une jolie

voix, et que tu sais jouer de la mandoline...

Il s'arrêta un petit moment, et il poursuivit en regardant sa femme :

– Moi, je resterai à la maison pour soigner les enfants, et je te soignerai bien aussi, parce que tu n'es pas forte.

Louise ne bougeait pas. Elle tenait sa tête inclinée comme si elle cherchait à comprendre une chose difficile. La voix de son mari disait maintenant :

– Il y a bien des femmes qui seraient contentes d'avoir un mari comme moi. Je ne suis pas méchant, comme mon frère Charles, ni menteur comme Léon, ni coureur comme Jules. Je ne suis pas gourmand non plus, et je me contenterai d'un morceau de pain et d'une saucisse, pourvu que je reste à la maison.

Le regard de Louise se posa sur le visage plein de santé de son mari. Il s'arrêta aussi sur ses larges épaules, et après un soupir, elle dit :

– J'avais déjà pensé à prendre ta place pour gagner notre vie.

Alfred embrassa les deux petits poings avant de leur rendre la liberté, et tout en versant le reste de l'eau bouillante sur la cafetière, il dit, tout triomphant :

– Tu verras comme je saurai bien tenir la maison propre et faire des économies.

Il mit une nouvelle pincée de marc sur le poêle, et il enfla un peu la voix pour dire qu'une bonne ménagère pouvait faire beaucoup de choses avec rien : et comme Louise souriait d'un air triste et incrédule, il lui montra tout de suite la manière de faire du café sans café :

– Oh ! ce n'est pas malin, dit-il. Pendant que l'eau passe sur une partie du marc, on brûle l'autre partie qui lui donne son parfum et ainsi, en le buvant, on a le goût et la bonne odeur d'une tasse de fin moka.

Il souleva la cafetière vers sa femme, et il dit tout en souriant :

– Tu vas en prendre une tasse avec moi, et demain tu pourras commencer à vendre des chansons.

Ce que je sais de lui

Je le trouvais en haut du chemin où il aimait à attendre et voir venir ses amis. Les deux mains tendues, il s'informait d'abord de ma santé, puis il ouvrait la barrière verte de son beau jardin, et tout de suite il m'entraînait par les allées.

– Venez voir mes fleurs.

Nous allions lentement d'une touffe de fleurs à l'autre pendant qu'il m'expliquait de quel endroit il les avait fait venir, et quels soins elles exigeaient. Les rosiers grimpants, surélevés, encerclés et formant d'énormes bouquets placés de-ci de-là sur la pelouse, attiraient et retenaient le regard. Mais c'était surtout vers les fleurs rares que Mirbeau s'attardait pour m'expliquer leur origine. Je ne pouvais retenir leurs noms compliqués, pour la plupart. Il s'en étonnait :

– C'est que vous n'aimez pas les fleurs, disait-il.

Et il souriait avec une indulgence pleine d'ironie.

Quand fleurirent les pavots, ce fut comme une plus grande fête dans le jardin. Il n'y en avait que quelques pieds, mais ils étaient si hauts et si touffus qu'ils paraissaient garnir à eux seuls toutes les plates-bandes. Les rouges surtout avaient un éclat si éblouissant qu'ils semblaient plutôt des morceaux de soleil tombés dans la verdure et restés accrochés aux tiges. Des boutons plus gros que le poing, laissaient échapper comme à regret une soie brillante et fripée, tandis que les fleurs épanouies étalaient de larges pétales d'un rose à peine teinté ou d'un jaune si merveilleux qu'on pensait tout de suite à des robes de fées.

Il y avait aussi les digitales, avec leurs clochettes bariolées, quelques-unes, velues et comme armées de crochets à l'intérieur semblaient des bêtes étranges et mauvaises, dont je m'éloignais.

– Oui, elles portent en elles le mal, disait Mirbeau, mais elles sont si belles.

Il n'accordait pas moins d'importance aux arbres qu'il faisait planter dans des endroits soigneusement choisis à l'avance. Et il arrivait que l'un d'eux dépérît, il s'en désolait et disait :

– Je n'ai pas su trouver la place qui lui convient.

Il s'attardait auprès de l'arbre, il en faisait le tour.

– Voyez-vous, disait-il, il ne se plaît pas ici, il s'ennuie, et si je ne l'ôte pas de là, il va mourir.

Et les mains derrière le dos, les épaules voûtées et son grand corps incliné, il s'éloignait tristement de l'arbre malade.

La souffrance des choses tout autant que celle des êtres lui apportait à lui-même une souffrance qu'il augmentait comme à plaisir. Rarement il riait, et lorsque cela lui arrivait, son rire était plus amer que gai.

Il eut pourtant un instant de franche gaieté le jour où je lui avouai ne pas savoir reconnaître un sycomore d'un platane.

– Ils sont cependant très différents, me dit-il.

Et il me montra l'un et l'autre. Mais, peu après, comme nous tournions le dos aux deux arbres, il eût une malice dans les yeux en me demandant soudain :

– À quoi reconnaissez-vous un sycomore d'un platane ?

– Le sycomore est plus brun, dis-je.

Il s'arrêta tout surpris.

– Plus brun, c'est vrai, reprit-il, mais je n'y avais jamais songé, quoique je sache les différencier depuis toujours.

Il reprit sa marche tout en riant, et il dit encore, se moquant de lui-même.

– On croit tout savoir...

L'intérieur de sa maison faisait encore penser aux fleurs, tant les murs en étaient peints de couleurs délicates. Il n'aimait pas à y rester enfermé cependant. Et lorsque son cabinet de travail ne le réclamait pas, et que le mauvais temps l'empêchait de sortir, il se tenait dans un recoin du grand vestibule, d'où il pouvait voir tout ensemble par la baie vitrée, le ciel, le jardin

et la vallée de la Seine qui s'étendait au loin. Il aimait aussi à marcher d'un bout à l'autre de la galerie qui élargissait sa maison. Ainsi, il lui semblait qu'il était encore dehors.

On eût dit qu'il n'était à l'aise qu'au milieu de grands espaces. Selon lui, son jardin manquait d'étendue, et sa maison était beaucoup trop resserrée. Parfois lorsqu'il y entrait, il avait un mouvement violent des épaules, comme s'il eût voulu, d'un seul coup, en reculer les murs.

Dans les derniers temps de sa vie il ne put résister au désir de la faire agrandir. Et comme je m'en étonnais en disant qu'elle était déjà très grande, il me répondit bourru et comme en colère :

– Une maison n'est jamais trop grande.

La laideur lui apportait la même souffrance que l'injustice.

– Tout ce qui est laid est méchant, disait-il.

Il critiquait sans mesure, mais il ne se montrait pas plus satisfait de lui-même que des autres. Jamais il ne trouvait ses actes assez nobles, assez

purs, et toujours il restait inquiet de ce qu'il avait dit ou fait, avec le regret de n'avoir pas dit ou fait mieux.

Une grande partie de son temps se passait à lire les manuscrits qu'il recevait de tous côtés. Et un jour, que quelqu'un le plaignait de la fatigue que devait lui apporter une pareille occupation, il répondit aussitôt :

– Il le faut bien, car dans le tas, il peut y en avoir un bon.

Et, à ce moment-là, toute la générosité qui était en lui, apparut dans son regard.

Il était sensible à toute affection, mais il désirait surtout être aimé des pauvres.

« Vous l'êtes », lui disais-je.

Il réfléchissait une minute, puis sa lèvre se retroussait de façon ironique :

– Savoir ? faisait-il.

Il en eut la preuve quelques semaines avant sa mort.

Les hommes, alors, tous occupés à pointer des

canons ou à fabriquer des obus, n'avaient pas le temps de réparer un tuyau de chauffage destiné à entretenir la chaleur dans la chambre d'un malade. Il s'en trouva deux cependant qui sacrifièrent leur nuit de repos à cette réparation nécessaire. Et au matin, lorsqu'en plus de leur salaire on leur offrit un bon pourboire en récompense de leur adresse et de leur activité, ils refusèrent simplement en disant :

– Pour Mirbeau, nous aurions même travaillé pour rien.

Lorsqu'il mourut, l'amour des pauvres vint encore à lui.

Tandis que la foule se rangeait derrière le cercueil, un fiacre s'avança comme pour prendre la file et suivre aussi le convoi. Mais au même instant un passant qui semblait très pressé l'arrêta en lui faisant signe de tourner. Il y eut une discussion. Le vieux cocher refusait de charger le client sans vouloir donner aucune raison pour cela. Et comme le passant, fort de son droit, insistait et prenait quand même place dans la voiture, le cocher lui dit l'air chagrin :

– Enfin, Monsieur, puisque vous l'exigez, je vais vous conduire chez vous, mais j'aurais été bien plus content de suivre Mirbeau jusqu'au cimetière.

Gaston Leroux

Les trois souhaits

Au Père L. de S., Franciscain.

Tu vins frapper à ma porte. Quand je l'eus ouverte, ta tête rase s'inclinait sur ta robe de bure et je vis sur mon seuil tes pieds nus dans les sandales aux lanières de cuir.

Moine, tu devinais mon étonnement et ne montrais point ta figure. Hypocrite, ta voix se dissimulait pour que je ne la reconnusse point et tu disais :

– Mon fils, je viens demander à l'esprit de charité un morceau de pain avec beaucoup de beurre dessus.

Nous n'étions pas encore au temps du carnaval. C'était, il me souvient exactement, ce 15 janvier dernier, jour du terme, et je me demandais qui pouvait être cet homme, à la tête

rase et aux pieds nus, vêtu de l'habit de franciscain et qui était un vrai moine. Mais tu levais vers moi ton regard ami et nous fûmes dans les bras l'un de l'autre. Ah bien ! la dernière fois que je t'avais vu, c'était, je crois, il y a huit ans, dans un mauvais lieu.

Au café, sans doute, et tu portais redingote, jeune docteur. La vie est donc ainsi faite que l'on quitte ses amis athées et qu'on les retrouve moines ? Entre, franchis mon seuil, viens t'asseoir à ma table, récite ton *benedicite* et montre-moi ta figure radieuse. Je ne te connaissais pas des yeux si clairs, un front si serein, un air si joyeux ; répète-moi que tu es heureux dans la paix du Seigneur, que tu vas prêchant la vérité, soulageant les malades et mendiant par les routes.

Alors te voilà mendiant, toi si fier, et te voilà si pauvre qui voulus être si riche ?

Tu me dis :

– Écoute. Depuis sept ans que la grâce est descendue en moi et que je suis, d'apparence, le plus misérable des hommes, je sais le vrai

bonheur. Les biens ne sont point de ce monde. Ne parle point de pauvreté, car si tu soupçonnerais ma richesse tu n'en voudrais pas d'autre. Elle ne se compte pas en sous. Depuis sept ans que je traîne sur les chemins l'habit sacré de saint François, mes doigts n'ont pas touché une pièce d'or, un pauvre petit sou de cuivre.

Et tu as ajouté avec un bon sourire :

– Crois-moi, c'est le meilleur moyen de rompre avec les tracas de l'argent. Je n'en ai plus.

Inconsciemment, je dis :

– Je voudrais bien être à ta place.

À peine avais-je prononcé ces mots que le concierge se présentait, une quittance à la main. Je fouillai dans mes poches.

– Monsieur, lui dis-je, non sans quelque émoi, remportez votre papier, car je ne sais par quel miracle me voilà tout dégarni de numéraire.

*

Je ne me lassai point de te regarder ni de t'entendre. Ton appétit était charmant et ta conscience tranquille. Nous parlâmes du passé, des années de quartier latin, de cet amphithéâtre de l'École de médecine d'où tu sortais, affirmant ta religion de la matière, et des heures folles du Boul'Mich' où tu proclamais la joie passagère mais définitive de vivre, et de tes premiers essais, et de tes premiers clients, quand, médecin de quartier actif et recherché, tu étais possédé déjà de cette étrange manie de distribuer à tes malades pauvres tout ce que te donnaient les riches. Te rappelles-tu le procès des Trente, des trente fameux anarchistes qui furent reconnus innocents après un an et demi de prison préventive, et de ta charité pour quelques-unes de leurs malheureuses compagnes, privées alors de toutes ressources ? Il faut te souvenir, ami, car c'est la charité qui fut à l'origine de ta grâce, ô sceptique ! et c'est ton amour des hommes qui t'a conduit à l'amour de Dieu.

Je sais bien qu'il y a eu Auguste Nicolas. Tu rencontras un moine qui te dit : « Il faut lire Auguste Nicolas. » Tu le cherchas longtemps

sans le trouver, et puis, un jour où la divine Providence s'en mêla, tu découvris Auguste Nicolas à la devanture d'un bouquiniste de la rue de Rennes. Auguste Nicolas prouvait l'existence de Dieu. C'est terrible, pour un athée, de tomber, vers la trentaine, sur les preuves de l'existence de Dieu. Il se fait moine tout de suite.

Si, comme moi, ami, pendant ta belle adolescence, tu les avais fréquentées avec le vin des burettes, la fumée de l'encens et le tintement argentin des sonnettes, il est probable que je ne verrais pas aujourd'hui ta tête rase ni tes pieds nus.

– Béni soit le Seigneur, dis-tu, que je l'aie connu si tard pour le mieux connaître. Ton déjeuner était excellent. Descendons. Tu me feras un bout de conduite dans la rue, si toutefois un sot amour-propre ne te retient à la maison. Tu ne crains point, en te promenant à mes côtés, d'être la risée du peuple ? Viens, alors. Sais-tu bien que ton escalier est magnifique ? Moi, je n'ai plus d'escalier, je n'ai plus de maison, je n'ai plus de propriétaire.

Inconsciemment, je fis :

– Je voudrais bien être à ta place.

À peine avais-je prononcé ces mots que le concierge, qui me guettait, me tendit un papier.

– Monsieur, c’est votre congé. Quand on ne peut pas payer son terme, on va habiter sous les ponts.

*

L’air était vif ; le vent, derrière toi, enflait ton capuchon, et tu mis les mains dans tes manches. Je ne regardais que tes pieds nus sur la sandale de bois aux lanières de cuir et je plaignais infiniment tes orteils :

– Tu n’attrapes jamais, te demandai-je, le rhume de cerveau ?

– Pas un rhume depuis que je suis moine. Ma santé ne fut jamais plus robuste. Mendiant, j’accepte ce que l’on me donne : ton déjeuner aujourd’hui ; un morceau de pain demain. Mon

esprit est merveilleusement lucide, et j'ai la joie incomparable de vivre dans la compagnie de saint Thomas, de saint Augustin et de saint François : Ils sont toujours à mes côtés.

Nous étions arrivés sur le boulevard. Autour de nous, le vent faisait claquer les jupes. Il y avait des rires et des mollets dans l'air. Des hanches se balançaient devant nous ; des regards curieux et sombres allaient au moine, et les lèvres des femmes étaient très rouges sous la voilette.

Brusquement, je lui dis :

– Et les femmes !

Sa voix fut très grave :

– La grâce est venue et les femmes sont parties. Certes oui, je les ai aimées. Ce sont de belles créatures. Maintenant je n'aime plus que les âmes. Il n'y a rien de plus beau sous le ciel qu'une belle âme.

– Et jamais ? jamais ?...

– Jamais.

– Tu n'y penses plus ? Mais je t'ai connu cent histoires de femmes et mille tracas.

– Aucune femme ne me donnera plus jamais aucun tracas.

Inconsciemment, je fis :

– Je voudrais bien être à ta place.

À peine avais-je prononcé ces mots que je me sentis envahi d'une torpeur étrange, cependant qu'un jeune employé des télégraphes me tendait un papier bleu sur lequel je lus : « Mon chéri, je ne veux pas abuser plus longtemps de tes bontés et je file pour la Terre de Feu avec ton meilleur ami. »

*

Tu me pardonneras, ô mon frère, cette histoire bizarre et fantaisiste de ces trois ridicules souhaits. Mais je n'ai pas eu le vrai courage d'étaler, toute nue, l'émotion profonde et naïve que j'ai ressentie à ta vue, toute la beauté simple et grave de ta parole, et ton amour définitif de ta pauvreté. Nous autres, ici, nous avons ce malheur que tu n'as plus, de toujours sourire.

La hache d'or

Il y a de cela bien des années, je me trouvais à Guersaü, petite station sur le lac des Quatre-Cantons, à quelques kilomètres de Lucerne. J'avais décidé de passer là l'automne, pour y terminer quelque travail, dans la paix de ce charmant village qui mire ses vieux toits pointus dans une onde romantique où glissa la barque de Guillaume Tell. En cette arrière saison, les touristes avaient fui et tous les affreux Tartarins descendus d'Allemagne avec leurs alpenstocks, leurs bandes molletières et leur chapeau rond inévitablement orné d'une plume légère, étaient remontés vers leurs bocks et leur choucroute et leurs « gross concerts », nous laissant enfin le pays libre entre le Pilate, les Mitten et le Rigi.

À la table d'hôte, on se retrouva tout au plus une demi-douzaine de pensionnaires qui

sympathisaient et, le soir venu, se contaient les promenades du jour ou faisaient un peu de musique. Une vieille dame, toujours enveloppée de voiles noirs, qui, lorsque le petit hôtel était plein de voyageurs bourdonnants, n'avait jamais adressé la parole, à personne et qui nous était toujours apparue comme la personnification de la tristesse, se révéla pianiste de premier ordre et, sans se faire prier, nous joua du Chopin et surtout, une certaine berceuse de Schumann dans laquelle elle mettait une si divine émotion qu'elle nous en faisait venir les larmes aux yeux. Nous lui fûmes tous, si reconnaissants des heures douces qu'elle nous avait fait passer qu'au moment du départ, à la veille de l'hiver, nous nous cotisâmes pour lui offrir un souvenir de notre saison à Guersäü.

L'un de nous, qui se rendait dans la journée à Lucerne, fut chargé d'acheter le cadeau. Il revint le soir avec une broche en or qui représentait une petite hache.

Or, ce soir-là, ni le suivant, on ne revit la vieille dame. Les pensionnaires, qui partaient, me

laissèrent la hache d'or.

Les bagages de la dame n'avaient pas quitté l'hôtel et je m'attendais à la voir revenir d'un instant à l'autre, rassuré sur son sort par l'aubergiste qui me disait que la voyageuse était coutumière de ces fugues et qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter.

De fait, la veille de mon départ, comme je faisais un dernier tour du lac et que je m'étais arrêté à quelques pas de la chapelle de Guillaume Tell, je vis apparaître, sur le seuil du sanctuaire, la vieille dame.

Jamais, comme en ce moment, je n'avais été frappé de l'immense désolation de son visage que sillonnaient de grosses larmes et jamais encore je n'avais si bien remarqué les traces encore visibles de son ancienne beauté. Elle me vit, baissa sa voilette et descendit la rive. Cependant, je n'hésitai point à la rejoindre et, la saluant, lui fit part des regrets des voyageurs. Enfin, comme j'avais le cadeau sur moi, je lui remis la petite boîte dans laquelle se trouvait la hache d'or.

Elle ouvrit la boîte avec un doux et lointain

sourire, mais aussitôt qu'elle eût aperçu l'objet qui était dedans, elle se prit à trembler affreusement, se recula loin de moi comme si elle avait à redouter quelque chose de ma présence et, d'un geste insensé, jeta la hache dans le lac !

J'étais encore stupéfait de cet accueil inexplicable qu'elle m'en demandait pardon en sanglotant. Il y avait là un banc, dans cette solitude. Nous nous y assîmes. Et, après quelques plaintes contre le sort auxquelles je ne compris rien, voici l'étrange récit qu'elle me fit, la sombre histoire qu'elle me confia et que je ne devais jamais oublier ! Car, en vérité, je ne connais pas de destin plus effroyable que celui de la vieille dame aux voiles noirs, qui nous jouait avec tant d'émotion la berceuse de Schumann.

— Vous saurez tout, me dit-elle, car je vais quitter pour toujours ce pays que j'ai voulu revoir une dernière fois. Et alors vous comprendrez pourquoi j'ai jeté dans le lac la petite hache d'or. Je suis née à Genève, monsieur, d'une excellente famille. Nous étions riches, mais de malheureuses opérations de bourse ruinèrent mon père qui en

mourut. À dix-huit ans, j'étais très belle, mais sans dot. Ma mère désespérait de me marier. Elle eût voulu cependant assurer mon sort avant d'aller rejoindre mon père.

J'avais vingt-quatre ans quand un parti, que tout le monde jugeait inespéré, se présenta. Un jeune homme du pays de Brisgau, qui venait passer tous les étés en Suisse et dont nous avions fait connaissance au casino d'Évian, s'éprit de moi et je l'aimai. Herbert Gutmann était un grand garçon doux, simple et bon. Il paraissait unir les qualités du cœur à celles de l'esprit. Il jouissait d'une certaine aisance sans être riche. Son père était encore dans le commerce et lui faisait une petite rente pour voyager en attendant qu'Herbert prit sa suite. Nous devions aller tous ensemble voir le vieux Gutmann dans sa propriété de Todnau, en pleine Forêt-Noire, quand la mauvaise santé de ma mère précipita singulièrement les événements.

Ne se sentant plus la force de voyager, ma mère revint en hâte à Genève, où elle reçut des autorités civiles de Todnau, sur sa demande, les

meilleurs renseignements concernant le jeune Herbert et sa famille. Le père avait commencé par être un humble bûcheron, puis il avait quitté le pays et y était revenu, ayant fait une petite fortune « dans les bois ». C'est du moins tout ce que l'on savait de lui à Todnau.

Il n'en fallut pas davantage à ma mère pour qu'elle hâtât toutes les formalités qui devaient aboutir à mon mariage, huit jours avant sa mort. Elle mourut en paix et, comme elle disait, « rassurée sur mon sort ».

Mon mari, par tous les soins dont il m'entoura et son inlassable bonté, m'aida à surmonter la douleur d'une aussi cruelle épreuve. Avant de retourner auprès de son père, nous vînmes passer une semaine dans ce pays, à Guersäü, puis, à mon grand étonnement, nous entreprîmes un long voyage, toujours sans avoir vu le père. Ma tristesse se serait peu à peu dissipée si, au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, je ne m'étais aperçue, presque avec effroi, que mon mari était d'une humeur de plus en plus sombre.

Cela m'étonna au-delà de toute expression car

Herbert, à Évian, m'était apparu d'un caractère plaisant et très « en dehors ». Devais-je découvrir que toute cette gaieté d'alors était factice et cachait un profond chagrin ? Hélas ! les soupirs qu'il poussait quand il se croyait seul et le trouble parfois inquiétant de son sommeil ne me laissaient guère d'espoir, et je résolus de l'interroger. Aux premières paroles que je risquai là-dessus, il me répondit en riant aux éclats, en me traitant de petite tête folle et en m'embrassant passionnément, toutes démonstrations qui ne servirent qu'à me persuader davantage que je me trouvais en face du plus douloureux mystère.

Je ne pouvais me cacher qu'il y avait, clans la façon d'être d'Herbert, quelque chose qui ressemblait de bien près à des « remords ». Et, cependant, j'aurais juré qu'il était incapable d'une action – je ne dis pas basse ou vile – mais même indélicate. Sur ces entrefaites, le destin qui s'acharnait après moi, nous frappa dans la personne de mon beau-père, dont nous apprîmes la mort, alors que nous nous trouvions en Écosse. Cette nouvelle funeste abattit mon mari plus que je ne saurais dire. Il resta toute la nuit sans me

dire un mot, ne pleurant pas, ne semblant même pas entendre les douces paroles de consolation dont j'essayais, à mon tour, de relever son courage. Il paraissait assommé. Enfin, aux premières lueurs de l'aube, il se leva du fauteuil où il s'était écroulé, me montra un visage effroyablement ravagé par une douleur surhumaine et me dit d'un ton déchirant :

– « Allons, Élisabeth, *il faut revenir ! Il faut revenir !* »

Ces dernières paroles paraissaient avoir dans sa bouche et avec le ton qu'il les disait, un sens que je ne comprenais pas ! C'était une chose si naturelle que le retour au pays de son père dans un moment comme celui-là que je ne pouvais saisir la raison pour laquelle il semblait lutter contre cette nécessité de *revenir*. À partir de ce jour, Herbert changea du tout au tout, devint terriblement taciturne et je le surpris plus d'une fois sanglotant éperdument.

La douleur causée par la perte d'un père bien-aimé ne pouvait expliquer toute l'horreur de notre situation, car il n'y a rien de plus horrible au

monde que le mystère, le profond mystère qui se glisse entre deux êtres qui s'adorent pour les écarter soudain l'un de l'autre aux heures les plus tendres et les faire se regarder l'un l'autre, éperdus, sans se comprendre.

Nous étions arrivés à Todnau, juste à temps pour prier sur une tombe toute fraîche. Ce petit bourg de la Forêt-Noire qui s'élève à quelques pas du Val-d'Enfer était lugubre et il n'y avait guère là de société pour moi. La demeure du vieux Gutmann, dans laquelle nous nous installâmes, se dressait à la lisière du bois.

C'était un sombre chalet isolé qui ne recevait d'autre visite que celle d'un vieil horloger de l'endroit que l'on disait riche, qui avait été l'ami du vieux Guttmann et qui survenait de temps à autre, à l'heure du déjeuner ou du dîner, pour se faire inviter. Je n'aimais point ce fabricant de coucous, prêtre à la petite semaine qui, s'il était riche, était encore plus avare et incapable de la moindre délicatesse. Herbert non plus n'aimait point Frantz Basckler, mais, par respect pour la mémoire de son père, continuait de le recevoir.

Basckler, qui n'avait point d'enfant, avait promis maintes et maintes fois au père qu'il n'aurait point d'autre héritier que son fils. Un jour, Herbert me parla de cela avec le plus franc dégoût et j'eus encore là l'occasion de juger son noble cœur :

– Te plairait-il, me disait-il, d'hériter de ce vieux grigou dont la fortune est faite de la ruine de tous les pauvres horlogers du Val-d'Enfer ?

– Certes, non ! lui répondis-je. Ton père nous a laissé quelque bien et ce que tu gagnes honnêtement suffira à nous faire vivre, même si le ciel veut bien nous envoyer un enfant.

Je n'avais point plus tôt prononcé cette phrase que je vis mon Herbert devenir d'une pâleur de cire. Je le pris dans mes bras, car je croyais qu'il allait se trouver mal, mais le sang lui revint au visage et il s'écria avec force :

– Oui, oui, il n'y a que cela qui soit vrai, avoir sa conscience pour soi !

Et il s'échappa comme un fou.

Quelquefois il s'absentait un jour, deux jours,

pour son commerce qui consistait, me disait-il, à acheter des lots d'arbres sur pied et à les revendre à des entrepreneurs. Il ne travaillait point par lui-même laissant aux autres le soin de faire, avec les arbres, des traverses de chemins de fer si la matière était de moindre qualité, des pieux ou des mâts de navires si cette qualité était supérieure. Seulement, il fallait s'y connaître. Et il tenait cette science de son père. Il ne m'emmenait jamais avec lui dans ses voyages. Il me laissait seule dans la maison avec une vieille servante qui m'avait reçue avec hostilité et dont je me cachais pour pleurer, car je n'étais pas heureuse. Herbert, j'en étais certaine, me cachait quelque chose, *une chose à laquelle il pensait sans cesse* et dont, moi non plus, qui ne savais rien, je ne pouvais détacher ma pensée.

Et puis, cette grande forêt me faisait peur ! Et la servante me faisait peur ! Et le père Basckler me faisait peur ! Et ce vieux chalet. Il était très grand, avec des tas d'escaliers partout qui conduisaient dans des couloirs où je n'osais m'aventurer. Il y avait particulièrement, au bout de l'un d'eux, un petit cabinet dans lequel j'avais

vu entrer deux ou trois fois mon mari, mais où je n'étais jamais entrée, moi. Je ne pouvais jamais passer devant la porte toujours fermée de ce cabinet sans frissonner. C'est derrière cette porte qu'Herbert se retirait, me disait-il, pour faire ses comptes et mettre au net ses livres, mais c'est aussi derrière cette porte que je l'avais entendu gémir, tout seul, *avec son secret*.

Une nuit que mon mari était parti pour l'une de ses tournées et que je m'efforçais en vain de dormir, mon attention fut attirée par un léger bruit sous ma fenêtre, que j'avais laissée entrouverte à cause de la grande chaleur. Je me levai avec précaution. Le ciel était tout à fait noir et de gros nuages cachaient les étoiles. C'est à peine si je pouvais apercevoir les grandes ombres menaçantes des premiers arbres qui entouraient notre demeure. Et je ne vis distinctement mon mari et la servante que dans le moment qu'ils passaient sous ma fenêtre, avec mille précautions, marchant sur la pelouse pour que je n'entendisse point le bruit de leurs pas et portant, chacun par une poignée, une sorte de longue malle, assez étroite, que je n'avais jamais vue. Ils pénétrèrent

dans le chalet et je ne les entendis ni ne les vis plus pendant plus de dix minutes.

Mon angoisse dépassait tout ce que l'on peut imaginer. Pourquoi se cachaient-ils de moi ? Comment n'avais-je pas entendu arriver le petit cabriolet qui ramenait Herbert ? À ce moment, il me sembla entendre hennir au loin. Et la servante parut, traversa les pelouses, se perdit dans la nuit et revint bientôt avec notre jument toute dételée qu'elle faisait marcher sur la terre molle. Que de précautions pour ne pas me réveiller !

De plus en plus étonnée de ne pas voir Herbert entrer dans notre chambre, comme il faisait à chacun de ses retours nocturnes, je passai à la hâte un peignoir et me mis à errer dans l'ombre des corridors. Mes pas me conduisirent tout naturellement vers le petit cabinet qui me faisait si peur. Et je n'étais pas encore entrée dans le petit corridor qui y aboutit que j'entendais mon mari commander d'une voix sourde et rude à la servante qui remontait :

– De l'eau ! apporte-moi de l'eau ! de l'eau chaude, tu entends ! *ça ne part pas !*

Je m'arrêtai et je suspendis mon souffle. Au surplus, je ne pouvais plus respirer. J'étouffais, j'avais le pressentiment qu'un horrible malheur venait de nous arriver. Tout à coup, je fus à nouveau secouée par la voix de mon mari qui disait :

– Ah ! enfin ! ça y est !... *C'est parti !...*

La servante et lui se parlèrent encore à voix basse et j'entendis le pas d'Herbert. Ceci me rendit des forces et je courus m'enfermer dans ma chambre. Bientôt il frappa, je fis celle qui était endormie et qui se réveillait ; enfin, je lui ouvris. J'avais une bougie à la main, elle tomba quand j'aperçus son visage qui était terrible.

– Qu'as-tu ? me demanda-t-il tranquillement, tu rêves encore ? Couche-toi donc.

Je voulus rallumer la lumière, mais il s'y opposa et j'allai me jeter dans mon lit. Je passai une nuit atroce.

À côté de moi, Herbert se tournait et se retournait, poussait des soupirs et ne dormait point. Il ne me dit pas un mot. Au petit jour, il se

leva, me déposa un baiser glacé sur le front et partit. Quand je descendis, la servante me remit, un mot de lui m'annonçant qu'il était obligé de s'absenter encore pour deux jours.

À huit heures du matin, j'apprenais par des ouvriers qui allaient à Neustadt que l'on avait trouvé le père Basckler assassiné dans un petit chalet qu'il possédait dans le Val-d'Enfer et où quelquefois il passait la nuit, lorsque ses affaires d'usure l'avaient trop longtemps retenu chez les paysans. Basckler avait reçu un terrible coup de hache à la tête qui avait été fendue en deux, « une vraie besogne de bûcheron ».

Je rentrai chez moi en m'accrochant aux murs. Et encore ce fut vers le fatal petit cabinet que je me traînai. Je n'aurais pu dire exactement ce qui se passait dans ma tête, mais j'avais besoin de voir ce qu'il y avait derrière cette porte, après les paroles de la nuit et la figure que j'avais vue à Herbert. À ce moment, la servante m'aperçut et me cria méchamment :

– Laissez donc cette porte tranquille, vous savez bien que M. Herbert vous a défendu d'y

toucher ! Vous serez bien avancée, allez, *quand vous saurez ce qu'il y a derrière !...*

Et je l'entendis s'éloigner avec un rire de démon.

Je me mis au lit avec la fièvre. Je fus quinze jours malade, Herbert me soigna avec un dévouement maternel. Je croyais avoir fait un mauvais rêve et il me suffisait maintenant de regarder son bon visage pour me confirmer dans cette idée, que je n'étais pas dans mon état normal, la nuit où j'avais cru voir et entendre tant de choses exceptionnelles. Du reste, l'assassin du père Basckler était arrêté. C'était un bûcheron de Bergen que le vieil usurier avait trop « saigné » et qui s'était vengé en le saignant à son tour.

Ce bûcheron, un nommé Mathis Müller, continuait de proclamer son innocence mais, bien qu'on n'eût point trouvé une goutte de sang sur lui ni sur ses habits et que sa hache fût presque comme de l'acier neuf, on avait, paraît-il, suffisamment de preuves de sa culpabilité pour qu'il n'échappât point au châtement.

Notre situation ne se trouva point modifiée,

comme nous aurions pu le croire, par la mort du père Basckler : et c'est en vain qu'Herbert attendit un testament qui n'existait pas.

À mon grand étonnement, mon mari s'en trouva très affecté et, un jour que je l'interrogeais là-dessus, il me répondit, très énervé :

– Eh bien, oui ! j'avais beaucoup compté sur ce testament-là, si tu veux le savoir, beaucoup !

Et son visage, me disant cela, était devenu si mauvais que l'autre visage terrible de la nuit mystérieuse me réapparut et, désormais, ne me quitta plus. C'était comme un masque toujours prêt que je mettais sur la figure d'Herbert, même quand celle-ci était naturellement douce et triste. Quand le procès de Mathis Müller eut lieu à Fribourg, je me jetai sur les journaux. Une phrase que prononça l'avocat me poursuivit nuit et jour :

– Tant que vous n'aurez pas retrouvé la hache qui a frappé et les vêtements nécessairement maculés de sang dont l'assassin était revêtu lors de l'assassinat de Basckler, vous ne pourrez pas condamner Mathis Müller.

Néanmoins, Mathis Müller fut condamné à mort et je dois dire que cette nouvelle troubla étrangement mon mari. La nuit, il ne rêvait plus que de Mathis Müller. Il m'effrayait et ma pensée aussi m'épouvantait.

Ah ! j'avais besoin de savoir ! Je voulais savoir ! Pourquoi avait-il dit :

– *Ça ne veut pas partir !*

À quelle besogne avait-il donc été occupé, cette nuit-là, dans le petit cabinet mystérieux ?

Une nuit, je me levai à tâtons et je lui volai ses clefs !... et je m'en fus dans les corridors... J'étais allée chercher dans la cuisine une lanterne... J'arrivai, claquant des dents, à la porte défendue... Je l'ouvris... et je vis tout de suite la malle... la malle oblongue qui m'avait tant intriguée... Elle était fermée à clef mais je n'eus pas de peine à trouver la petite clef, là dans le trousseau... et le couvercle fut soulevé... je me mis à genoux pour mieux voir... et ce que je vis m'arracha un cri d'horreur... Il y avait là des vêtements maculés de sang *et la hache encore tachée de rouille qui avait frappé !...*

*

Comment ai-je pu vivre les quelques semaines encore qui précédèrent l'exécution du malheureux, à côté de cet homme, après ce que j'avais vu ?

J'avais peur qu'il ne me tuât !...

Comment mon attitude, mes terreurs ne l'ont-elles pas instruit ? C'est qu'à ce moment, sa pensée tout entière semblait en proie à une épouvante au moins aussi grande que la mienne. *Mathis Müller ne l'abandonnait pas !* Pour le fuir, sans doute, il allait maintenant s'enfermer dans le petit cabinet et, parfois, je l'entendais donner d'énormes coups dont retentissaient le plancher et les murs, comme s'il se battait avec sa hache contre les ombres et les fantômes qui l'assaillaient.

Chose étrange, et qui me parut d'abord inexplicable, quarante-huit heures avant le jour fixé pour l'exécution de Müller, Herbert

reconquit d'un coup tout son calme, un calme de marbre, un calme de statue. L'avant-veille au soir, il me dit :

– Élisabeth, je pars demain au petit jour, j'ai une importante affaire du côté de Fribourg ! Je serai peut-être deux jours parti, ne t'inquiète pas.

C'était à Fribourg que devait avoir lieu l'exécution et, soudain, j'eus cette idée que toute la sérénité d'Herbert ne lui venait que d'une grande résolution prise.

Il allait se dénoncer.

Une pareille pensée me soulagea à un point tel que, pour la première fois depuis bien des nuits, je m'endormis d'un sommeil de plomb. Il faisait grand jour quand je me réveillai. Mon mari était parti.

Je m'habillai à la hâte et, sans rien dire à la servante, je courus à Todnau. Là, je pris une voiture qui devait me conduire à Fribourg. J'y arrivai à la tombée du jour. Je courus à la Maison de Justice et la première personne que j'aperçus, entrant dans cette maison, fut mon mari. Je restai

là clouée sur place et comme je ne vis point Herbert ressortir, je fus persuadée qu'il s'était dénoncé et qu'il avait été gardé sur-le-champ à la disposition du parquet.

La prison était alors attenante à la Maison de Justice. J'en fis le tour comme une désespérée. Toute la nuit, j'errai dans les rues, revenant sans cesse à cette lugubre maison, et les premiers rayons de l'aurore commençaient à poindre quand j'aperçus deux hommes en redingote noire qui gravissaient les degrés du palais.

Je courus à eux et leur dis que je voulais voir le plus tôt possible le procureur, car j'avais la plus grave communication à lui faire relativement à l'assassinat de Basckler.

L'un de ces messieurs était justement le procureur. Il me pria de le suivre et me fit entrer dans son cabinet. Là, je me nommai et lui dis qu'il avait dû recevoir, la veille, la visite de mon mari. Il me répondit qu'en effet il l'avait vu. Et comme il se taisait après cela, je me jetai à ses genoux en le suppliant d'avoir pitié de moi et de me dire si Herbert avait avoué son crime. Il parut

étonné, me releva et me questionna.

Peu à peu, je lui fis le récit de mon existence, telle que je vous l'ai racontée, et enfin je lui fis part de l'atroce découverte que j'avais faite dans le petit cabinet du chalet de Todnau. Je terminai en jurant que je ne n'aurais jamais laissé exécuter un innocent et que, si mon mari ne s'était dénoncé lui-même, je n'aurais pas hésité à instruire la justice. Enfin, je lui demandai comme grâce suprême de me laisser voir mon mari.

– Vous allez le voir, madame, me dit-il, veuillez me suivre.

Il me conduisit plus morte que vive à la prison, me fit traverser des corridors et monter un escalier. Là, il me plaça devant une petite fenêtre grillée qui surplombait une grande salle et il me quitta en me priant de prendre patience. D'autres personnes vinrent bientôt se placer également à cette petite fenêtre et regardèrent dans la grande salle sans mot dire.

Je fis comme eux. J'étais comme accrochée aux barreaux et j'avais le sentiment aigu que j'allais assister à quelque chose de monstrueux.

La salle peu à peu se garnissait de nombreux personnages qui, tous, observaient le plus lugubre silence. Le jour, peu à peu, éclairait mieux le spectacle.

Au milieu de la salle, on apercevait distinctement une lourde pièce de bois que quelqu'un derrière moi nomma : c'était le billot.

On allait donc exécuter Müller ! Une sueur froide commença à me couler le long des tempes et je ne sais comment, dès cette minute, je ne perdis point connaissance. Une porte s'ouvrit et un cortège parut en tête duquel s'avancait le condamné, tout frissonnant sous sa chemise échancrée et le col nu. Il avait les mains liées derrière le dos et il était soutenu par deux aides. Un ministre du culte lui murmura quelque chose à l'oreille. Le malheureux prit alors la parole, — une pauvre parole tremblante — pour avouer son crime et en demander pardon à Dieu et aux hommes ; un magistrat prit acte de cet aveu et lut une sentence ; puis les deux aides jetèrent le patient à genoux et lui mirent la tête sur le billot. Mathis Müller ne donnait déjà plus signe de vie

quand je vis se détacher de la muraille, où il s'était jusque-là tenu dans l'ombre, un homme aux bras nus et qui portait une hache sur l'épaule.

L'homme toucha la tête du condamné, écarta d'un geste les aides, leva la hache et d'un terrible coup frappa. La tête, du coup, avait roulé. Il la ramassa, de son poing, dans les cheveux et se redressa.

Comment avais-je pu, jusqu'au bout, assister à une pareille horreur ? Mes yeux cependant ne pouvaient se détacher de cette scène de sang, comme si mes yeux avaient encore quelque chose à voir... et, en effet, ils virent... ils virent quand l'homme se redressa et leva la tête, tenant dans la main son abominable trophée... Je poussai un cri déchirant :

– *Herbert !*

Et je m'évanouis.

Monsieur, maintenant, vous savez tout, j'avais épousé le bourreau. La hache que j'avais découverte dans le petit cabinet était la hache du bourreau, les vêtements ensanglantés, ceux du

bourreau ! Je faillis devenir folle chez une vieille parente où, dès le lendemain, je m'étais réfugiée et je ne sais comment je suis encore de ce monde. Quant à mon mari, qui ne pouvait se passer de moi, car il m'aimait plus que tout sur la terre, on le trouva, deux mois plus tard, pendu dans notre chambre. Je reçus ses derniers mots :

« Pardonne-moi, Élisabeth, m'écrivait-il. J'ai essayé tous les métiers. On m'a chassé de partout quand on a su celui que faisait mon père. Il m'a fallu de bonne heure me résoudre à une telle succession. Comprends-tu maintenant pourquoi *on est bourreau de père en fils* ? J'étais né honnête homme. Le seul crime que j'aie jamais commis de ma vie est de t'avoir tout caché. Mais je t'aimais, Élisabeth, adieu ! »

La dame en noir était déjà loin que je regardais encore stupidement l'endroit du lac où elle avait jeté la petite hache d'or.

Gustave Aimard

La tour des hiboux

Histoire de voleurs

« C'est à votre tour, capitaine », me dit alors de Saulcy, en vidant d'un seul trait le verre de chambertin que depuis quelques secondes il tenait à la main, et que le dénouement imprévu de la précédente histoire lui avait presque fait oublier.

« Messieurs », répondis-je en cherchant tant bien que mal à parer la botte qui m'était portée, « je ne sais réellement quoi vous dire ; mon existence s'est toujours écoulée si calme et si tranquille, que, dans toute ma vie passée, je ne vois pas un fait qui soit digne de vous être rapporté. »

Comme je m'y attendais, ces paroles furent accueillies par une protestation énergique de tous les convives, plus ou moins échauffés par les

nombreuses libations d'un festin qui durait déjà depuis plus de six heures. Ce fut en vain que je cherchai à faire agréer mes excuses au milieu du brouhaha des interpellations et des reproches qui pleuvaient sur moi de toutes parts ; enfin, désespérant de sortir vainqueur de cette lutte où la force des poumons était loin d'être de mon côté, je pris le parti d'y mettre fin en souscrivant aux vœux de l'honorable compagnie.

Dès que j'eus fait connaître ma résolution, le silence se rétablit comme par enchantement, les verres se remplirent, les têtes se tournèrent de mon côté, les regards se fixèrent sur moi, et je commençai mon récit avec la conviction flatteuse que l'on m'écoutait, sinon avec intérêt, du moins avec attention.

« Messieurs », dis-je après avoir allumé une cigarette et m'être adossé nonchalamment sur le dossier de ma chaise, « vers la fin de 1818, des affaires assez importantes m'appelèrent en Espagne et me forcèrent à un séjour de près d'une année en Andalousie.

« À cette époque, j'avais à peine vingt-trois

ans. Au lieu de me confiner dans Cadix, dont les rues sont étroites et sales, je louai un joli mirador à Puerto-Réal, ville coquette, aux blanches maisons percées d'un nombre infini de fenêtres, derrière les jalousies desquelles on est certain, à toute heure du jour, de voir étinceler des yeux noirs et sourire des lèvres roses.

« Aussi, le temps passait-il pour moi le plus agréablement du monde.

« Négligeant mes affaires un peu plus que je ne l'aurais dû, j'avais fait de fort gentilles connaissances, créé de charmantes relations ; en un mot, je ne songeais qu'à me divertir.

« Pourtant, deux ou trois fois par semaine, prenant, comme l'on dit vulgairement, mon courage à deux mains, je m'arrachais, quoique à regret, de ma délicieuse retraite, et, monté sur un magnifique genet, je franchissais au galop les trois lieues qui séparent Puerto-Réal de Cadix, et je m'informais de l'état de mes affaires, bien plus dans le but de savoir combien de temps encore il me serait permis de jouir de la vie délicieuse que je m'étais organisée, que par respect pour les

graves intérêts qui m'étaient confiés.

« Que voulez-vous, messieurs ! je ne comprenais encore de la vie que le plaisir.

« L'on parlait beaucoup, à cette époque, d'un certain José Maria, qui avait longtemps écumé les grandes routes de l'Espagne comme chef de saltéadores, et qui, après avoir fait sa paix avec le gouvernement, s'était retiré à Cadix, sa patrie, pour y jouir tranquillement et honorablement du produit de ses rapines passées.

« On racontait de cet ex-bandit des traits d'une audace inouïe, qui avaient éveillé en moi une vive curiosité et le plus grand désir de me trouver en face de lui.

« Un matin, je reçus une lettre d'un de mes compagnons de plaisir, nommé don Torribio Quesada, qui m'annonçait que le soir même, à Cadix, le fameux José Maria devait dîner avec lui et m'engageait à ne pas manquer l'occasion qu'il m'offrait de le voir et de l'entretenir à mon aise en venant partager le repas auquel il avait invité l'ancien saltéador.

« Bondissant de joie à cette nouvelle inattendue, je fis immédiatement seller mon cheval, et je m'élançai à toute bride sur la route de Cadix, contremandant tous les ordres que j'avais donnés à mon domestique pour les divertissements de ce jour.

« Deux heures plus tard j'étais confortablement installé dans le salon de don Torribio.

« José Maria fut exact au rendez-vous.

« C'était bien l'homme que je m'étais figuré, il était bien tel que mon imagination exaltée s'était plu à me le représenter, et les quelques heures que je passai en sa compagnie s'écoulèrent pour moi avec la rapidité d'un songe, tant je fus vivement impressionné en l'écoutant raconter de sa voix grave et vibrante, avec ce laisser-aller et cette franchise de l'homme supérieur, les émouvantes péripéties de sa vie aventureuse.

« Enfin il fallut se séparer ; José Maria nous quitta après avoir bu un dernier verre de *val de peñas* et nous avoir amicalement serré la main.

« Lorsque je me trouvais seul avec don Torribio, celui-ci m'engagea à passer la nuit chez lui, car il commençait à se faire tard et j'étais à trois lieues de Puerto-Réal.

« Le dîner avait été copieux, et un nombre considérable de bouteilles vides, rangées plus ou moins symétriquement sur la table, prouvait surabondamment que la soirée ne s'était pas écoulée avec une sobriété exemplaire. Je me sentais la tête lourde ; j'avais beaucoup fumé, et, sans être ivre, j'avais cependant dépassé de fort loin les limites d'une honnête gaieté, et mon esprit, naturellement rétif et entêté, se ressentait de cette petite débauche ; si bien que je demeurai sourd à toutes les observations de mon ami, et quoiqu'il me pressât fortement de rester auprès de lui en m'objectant l'heure avancée, la longueur du chemin et le peu de sécurité des routes, je m'obstinai à partir.

« Don Torribio, voyant que ses remontrances étaient inutiles et que rien ne pouvait me convaincre, ne s'opposa pas davantage à ma résolution, nous bûmes un dernier coup

d'aguardiente ; puis, après nous être embrassés, je sautai sur mon cheval, qui piaffait avec impatience devant la porte de la maison, et, m'enveloppant avec soin dans mon manteau, je piquai des deux et partis.

« La nuit était sombre, de gros nuages noirs, chargés d'électricité, roulaient lourdement dans l'espace, l'atmosphère était chaude et pesante, de larges gouttes de pluie commençaient à tomber ; par intervalles, on entendait les sourds grondements d'un tonnerre lointain, précédés d'éclairs dont l'éclat aveuglait mon cheval et le faisait se cabrer de terreur.

« J'avançais péniblement sur la route solitaire, la tête pleine des lugubres histoires que pendant toute la soirée José Maria n'avait cessé de raconter, et mes regards erraient autour de moi avec inquiétude, cherchant à percer l'obscurité et à me prémunir contre les embûches qui pouvaient m'être tendues par les nombreux *caballeros de la Noche* qui, à cette époque, pullulaient sur tous les grands chemins de l'Andalousie.

« J'étais armé, et, malgré mes appréhensions,

j'avais trop souvent parcouru la distance qui sépare Cadix de Puerto-Réal, pour ne pas savoir à peu près à quoi m'en tenir sur ce que j'avais à craindre ; mais cette nuit-là, la tête farcie d'un tas d'histoires lamentables, je me sentais en proie à une terreur inusitée : de quoi avais-je peur ? Je l'ignore, ou plutôt, pour être franc, j'avais peur de tout.

« Cependant, le temps était devenu détestable.

« Le ciel s'était changé en une immense nappe de feu, des éclairs incessants répandaient une lueur livide et fantastique, la pluie tombait à torrents, enfin l'orage, qui menaçait depuis longtemps déjà, éclatait avec fureur.

« Mon cheval butait et trébuchait à chaque pas au milieu de ce bouleversement général de la nature, et j'étais obligé de le surveiller avec le plus grand soin, pour éviter d'être renversé dans la boue.

« J'étais littéralement traversé par la pluie et je maudissais mon entêtement, qui m'avait fait refuser l'offre obligeante de don Torribio, pour venir patauger ainsi au milieu de la nuit dans des

sentiers perdus, au risque de me rompre vingt fois le cou ; enfin je ne savais plus à quel saint me vouer, lorsque je me souvins d'une vieille mesure dont je ne devais pas être bien éloigné en ce moment et qui pouvait provisoirement m'offrir un abri contre la tempête.

« Je m'orientai le mieux qu'il me fut possible dans les ténèbres qui m'entouraient, et je parvins, au bout de quelques instants, à gagner ce toit hospitalier.

« C'était une vieille tour, reste de quelque manoir féodal que le temps avait peu à peu miné et fait disparaître ; elle était abandonnée, tombait presque en ruine et servait de retraite aux oiseaux de nuit. Les gens du pays la nommaient, et la nomment sans doute encore, *la tour des hiboux*, nom qu'elle méritait à tous égards.

« Je mis pied à terre, et passant la bride à mon bras, j'entrai, suivi de mon cheval, dans une grande salle dont l'aspect avait quelque chose de lugubre et de sinistre qui me saisit malgré moi.

« L'on racontait sur cet endroit des histoires étranges qui, je ne sais par quelle fatalité, se

retracèrent tout à coup à mon imagination malade avec une vivacité et une force qui firent courir un frisson dans tous mes membres, et ce ne fut qu'avec une certaine inquiétude que je jetai un regard circulaire sur ces lieux qui devaient pour plusieurs heures peut-être me servir de domicile.

« Comme je vous l'ai dit, messieurs, je me trouvais dans une vaste salle comprenant toute la largeur de la tour, elle était percée d'étroites fenêtres, veuves depuis longtemps de contrevents, et par lesquelles l'eau, chassée par le vent, entraît en tourbillonnant. Dans le fond, un escalier délabré s'élevait en spirale conduisant aux étages supérieurs ; dans un coin, un monceau de débris de toute espèce montait jusqu'au plafond voûté et ne semblait pas avoir été remué ou touché depuis au moins un siècle.

« Mais ce qui m'effraya réellement, ce fut de voir flamber au milieu de la salle un feu de broussailles et de bois mort.

« Quels étaient les hôtes de cette demeure ?... où étaient-ils ?... Ne voulant pas m'aventurer en étourdi dans ce coupe-gorge, je revins sur la route

et regardai attentivement de tous les côtés, mais la nuit était trop obscure pour qu'il me fût possible de rien découvrir ; vainement je prêtais l'oreille, j'entendis seulement les sifflements furieux du vent auxquels nul bruit humain ne venait se mêler.

« Un peu rassuré par ce silence et cette solitude, je me déterminai à faire le tour de la vieille forteresse : mes recherches furent sans résultat, seulement je découvris une espèce de hangar sous lequel j'installai mon cheval.

« Puis convaincu que, pour le moment du moins j'étais le seul habitant de la tour, et que par conséquent je n'avais rien à redouter, je rentrai dans la salle ; pourtant, ne voulant pas être pris à l'improviste, je résolus de ne pas m'y arrêter et de monter à l'étage supérieur, ce que j'exécutai immédiatement.

« Autant que je pus en juger au milieu des ténèbres épaisses dans lesquelles j'étais plongé, cette salle ressemblait complètement à celle que j'avais quittée : même délabrement, même monceau d'ordures et même escalier montant à

un étage supérieur.

Pour ne pas être surpris sans défense, je visitai avec soin les amorces de mes pistolets ; puis, m'enveloppant de mon manteau et recommandant mon âme à Dieu, je me couchai auprès de l'escalier afin d'être prêt à tout événement et avec la résolution de rester éveillé ; mais, la fatigue et le vin aidant, je sentis mes yeux se fermer malgré moi ; mes idées peu à peu s'obscurcirent et j'allais me laisser aller au sommeil, lorsque tout à coup un bruit de pas résonnant à mon oreille me tira subitement de ma torpeur et me rendit à moi-même.

« Une dizaine de personnes venaient d'entrer dans la tour.

« De l'endroit où j'étais couché, en avançant légèrement la tête, il me fut possible de les apercevoir sans en être vu.

« C'étaient des hommes au teint hâlé, au visage sombre, aux membres robustes, vêtus pour la plupart du pur costume andalou si riche et si coquet. Ils étaient armés jusqu'aux dents.

« Ils s'étaient assis autour du feu, dans lequel ils avaient mis deux ou trois brassées de bois, et causaient entre eux avec vivacité, tout en jetant par intervalle des regards de convoitise sur deux larges coffres qu'ils avaient déposés dans un coin.

« Les premiers mots que j'entendis ne me permirent pas de conserver le moindre doute sur leur profession.

« C'étaient des saltéadores, autrement dits voleurs de grands chemins, et ils appartenaient à la *cuadrilla* (troupe) du Niño (prononcer Nigno, jeune homme), célèbre chef de bande qui avait succédé à José Maria, et dont le nom était devenu la terreur de toute l'Andalousie.

« Leurs gestes étaient animés ; parfois ils portaient la main sur leurs armes. Je crus comprendre qu'ils ne s'entendaient pas sur le partage du butin contenu dans les malles ; la dispute finit par s'échauffer à un tel point que je vis le moment où ces misérables allaient s'égorger entre eux : ils s'étaient levés en tumulte, les couteaux étaient tirés, ils se

mesuraient du regard avec colère, tout à coup leur chef parut.

« El Niño était à cette époque un homme d'une quarantaine d'années, d'une taille élevée et fortement charpentée ; ses épaules larges et ses bras musculeux dénotaient une vigueur peu commune ; ses traits étaient durs et son regard farouche : les reflets fantastiques du feu, qui se jouaient sur son visage, donnaient à sa physionomie un caractère rendu plus étrange encore par le sourire ironique qui plissait ses lèvres épaisses et charnues.

« Encore des querelles, des disputes », dit-il d'une voix brève et accentuée. « Caraï ! ne pouvez-vous vivre en bonne intelligence comme cela se doit entre honnêtes bandits ? »

« Un des brigands hasarda une justification que le Niño interrompu aussitôt.

« Silence ! fit-il, je ne veux rien entendre !... Vive Dieu ! vous êtes là à vous goberger tranquillement autour du feu comme des moines idiots, sans plus songer à notre sûreté commune que si nous étions seuls dans l'univers !

Heureusement que j'ai toujours l'œil au guet, moi !... Où est passé l'homme auquel appartient le cheval que j'ai trouvé sous le hangar ? »

« À cette parole, un frémissement involontaire s'empara de moi, et je réfléchis avec terreur à l'atroce position dans laquelle le hasard et mon mauvais destin m'avaient placé. En effet, cette position était des plus critiques, je me trouvais littéralement dans une souricière : nul moyen n'était en mon pouvoir pour m'échapper de ce coupe-gorge, et je recommandai tout bas mon âme à Dieu, tout en me promettant de vendre ma vie le plus cher possible à ces bandits, dont je connaissais trop bien la férocité pour conserver le moindre doute sur le sort qu'ils me réservaient si je tombais entre leurs mains.

« Cependant les saltéadores, étourdis par le discours de leur chef, avaient saisi avec empressement leurs tromblons et leurs carabines.

« Nous ne savons où peut être l'homme dont vous parlez, dit un de ces brigands ; à notre arrivée ici, la tour était déserte.

« – Possible, répondit le Niño ; en tout cas,

deux d'entre vous vont battre les abords de cette bicoque ; peut-être est-il caché dans les environs. »

« Deux hommes sortirent, et le capitaine commença à se promener de long en large dans la salle en attendant leur retour.

« Au bout d'un instant ils revinrent.

« Eh bien ! demanda-t-il.

« – Rien, répondirent les deux bandits ; le cheval est toujours sous le hangar, mais du cavalier, nulle trace.

« – Hum ! fit le capitaine. »

« Et il reprit sa promenade.

« Un silence de mort régnait dans cette salle, un instant auparavant si bruyante.

« Je respirai avec force, présumant que tout danger immédiat était passé pour moi. Je me trompais.

« Au bout d'un instant, le capitaine s'arrêta.

« A-t-on visité l'intérieur de la tour ? demanda-t-il.

« – Non, répondirent les bandits ; à quoi bon ? aucun homme n'aurait été assez abandonné de Dieu pour venir ainsi, de gaieté de cœur, se jeter dans la gueule du loup.

« – Qui sait ? murmura le capitaine en hochant la tête, peut-être que l'homme que nous cherchons était ici avant vous, et que, en vous entendant venir, ne sachant à qui il allait avoir affaire et voyant sa retraite coupée, il est monté dans les étages supérieurs. Visitons-les toujours ; dans notre métier, deux précautions valent mieux qu'une. »

« Et, suivi de ses hommes, le Niño se dirigea vers l'escalier.

« Je montai immédiatement au second étage. Je ne tardai pas à entendre le bruit que faisaient les saltéadores en fouillant et en furetant dans tous les coins.

« Rien ! fit la voix du capitaine ; voyons plus haut. »

« La tour n'avait que deux étages, et se terminait par une plate-forme sur laquelle

j'arrivai haletant et en proie à la plus profonde terreur.

« Je me voyais perdu, perdu sans ressources ; nul secours humain ne pouvait me venir en aide ; je courais çà et là, je tournais comme une bête fauve autour de cette plate-forme maudite au bas de laquelle se trouvait un précipice de plus de cent pieds.

« Mes dents claquaient à se briser, une sueur froide inondait mon visage et un tremblement convulsif s'était emparé de tout mon corps.

« J'entendais dans l'escalier les pas des bandits, lancés comme des limiers à ma poursuite, et je calculais en frémissant combien de secondes me restaient encore.

« Enfin, rendu fou par l'épouvante, je résolus de me précipiter, plutôt que de tomber vivant entre les mains de ces scélérats qui, je le savais, avaient la coutume de faire souffrir d'effroyables tortures à leurs victimes, afin d'en tirer de riches rançons.

« Machinalement, avant que d'accomplir cet

acte désespéré, je penchai la tête au dehors, sans doute pour mesurer l'abîme au fond duquel j'allais me briser.

« J'aperçus alors, à environ deux pieds au-dessous de moi, une barre de fer de trois pieds de long à peu près, grosse d'un pouce et demi, qui, scellée dans la muraille de la tour, s'avancait horizontalement dans l'espace en forme d'arc-boutant. À quoi avait pu jadis servir cette barre de fer ? c'est ce dont je ne m'occupai guère en ce moment. Une idée subite m'avait traversé l'esprit et rendu l'espoir d'échapper aux assassins qui me poursuivaient et étaient sur le point de m'atteindre.

« Le temps pressait, je n'avais pas une minute à perdre ; aussi, sans réfléchir davantage, j'enjambai le rebord de la plate-forme, et, saisissant à deux mains la barre de fer, je laissai mon corps pendre dans l'espace et j'attendis.

« J'avais à peine pris cette position que les bandits débouchèrent en tumulte sur la plate-forme, qu'ils se mirent à parcourir dans tous les sens.

« L'orage durait toujours, la pluie tombait à torrents, le vent soufflait avec force, et par intervalles d'éblouissants éclairs déchiraient la nue.

« Vous voyez, capitaine, il n'y a personne ! s'écrièrent les saltéadores.

« – C'est vrai, répondit le capitaine avec dépit.

« – Allons, descendons, du diable s'il fait bon ici, dit un des voleurs.

« – Descendons », reprit le chef.

« Un soupir de soulagement s'exhala de ma poitrine oppressée à cette parole qui me prouva que les brigands, convaincus de l'inutilité de leurs recherches, se retiraient enfin.

« J'étais sauvé !...

« Du plus profond de mon cœur je remerciai Dieu du secours imprévu qu'il m'avait donné dans ma détresse, et je me préparai à remonter sur la tour.

« La position dans laquelle j'étais n'avait rien d'agréable, et à présent que le danger était passé, j'éprouvais une fatigue inouïe aux poignets et aux

bras, et je ne sais si c'était illusion ou réalité, mais il me semblait que la barre de fer à laquelle j'étais suspendu, trop faible pour supporter longtemps le poids de mon corps et, sans doute minée par la rouille, pliait et se courbait lentement, s'inclinant imperceptiblement vers l'abîme.

« Je devais donc me hâter.

« Le silence le plus complet régnait au sommet de la tour.

« Combinant les efforts que j'avais à faire, je levai la tête pour calculer la distance qui me séparait du faîte de la muraille.

« Le capitaine, nonchalamment appuyé sur le rebord de la plate-forme, fixait sur moi ses yeux fauves, et me regardait en souriant avec ironie.

« Ah ! ha ! fit-il.

« – Démon ! » m'écriai-je avec rage.

« Sans me répondre, le Niño se pencha au dehors pour me saisir.

« Lâchant d'une main la barre qui me soutenait dans l'espace, je pris un des pistolets

que j'avais mis tout armés à ma ceinture...

« Tu ne m'échapperas pas, compagnon, dit le bandit en ricanant.

« – Oh ! je te tuerai ! » murmurai-je en l'ajustant avec mon pistolet.

« En ce moment je sentis la barre qui se courbait, ma main glissa, je laissai échapper mon arme, et, par un effort suprême, je parvins à me cramponner des deux mains à cette barre maudite, qui pliait, pliait toujours.

« Oh ! m'écriai-je avec désespoir, tout plutôt qu'une telle mort ! »

« Et, me raidissant avec une force surhumaine, je m'élançai pour atteindre le faîte de la muraille.

« Non ! dit le capitaine avec un rire aigre et strident, tu mourras là comme un chien !

« Et il me repoussa au dehors.

« Il se passa alors en moi quelque chose d'épouvantable ; j'eus un moment d'angoisse terrible. La barre, devenue trop verticale, ne put me soutenir plus longtemps, malgré mes efforts frénétiques et désespérés, je sentis mes doigts

crispés glisser lentement le long du fer, j'entendis un rire infernal, poussé sans doute par le bandit qui jouissait de mon supplice ; alors, perdant tout espoir, je fermai les yeux pour ne pas voir le gouffre affreux dans lequel j'allais être précipité, et...

« – Et ?... s'écrièrent tous mes auditeurs, intéressés au dernier point, et ne comprenant pas pourquoi je m'arrêtais.

« – Et je m'éveillai, messieurs, continuai-je, car tout cela n'était qu'un rêve. Échauffé par mes nombreuses libations du soir, je m'étais endormi en sortant de Cadix, et la tête pleine d'histoires de voleurs, j'avais rêvé tout ce que je viens de vous raconter, tandis que mon cheval, qui, heureusement pour moi, ne dormait pas et connaissait son chemin sur le bout du doigt, m'avait tout doucement conduit jusqu'à ma maison, à la porte de laquelle il s'était arrêté, ce qui m'avait réveillé en sursaut, et, grâce à Dieu, débarrassé de l'épouvantable cauchemar qui me tourmentait depuis plus de deux heures. »

Gabriel Maurière

Henri Legrand, qui prit le nom d'écrivain de Gabriel Maurière, naît en 1873 à Bessy, près de Méry-sur-Seine, dans une famille d'instituteurs. Il choisit cette même profession, puis est nommé inspecteur primaire. Entre 1903 et 1930, Maurière publie 15 romans et recueils de nouvelles, et de nombreux articles sur la pédagogie et l'éducation. Son plus grand succès, *Peau-de-pêche*, raconte la vie d'un jeune parisien confié à des parents dans une ferme à Charmont-sous-Barbuise. Plusieurs éditions, souvent illustrées, furent publiées, en particulier sous forme de livres de lecture pour les élèves.

Une bonne fortune

Elle ne tenait pas beaucoup de place dans ce coin de compartiment : il faut se faire petit dans la vie ; on se resserre de soi-même quand la chance ne vous gonfle pas. C'était une petite femme seule et on avouera que ce n'est pas gros une femme seule dans le vaste monde, quand, depuis des heures et des heures, les pays infinis, les villes inconnues, l'immensité des plaines s'étendent derrière vous, devant vous, autour de vous, comme pour vous isoler au milieu d'un désert – le désert humain.

Elle n'était pas laide ; elle n'était pas belle. Petite et brune, le nez un peu relevé, le menton un peu carré avec une fossette au milieu, elle avait un air attentif de bonne ménagère en rangeant son sac, sa valise, son parapluie et ses gants. Quelques plis au cou, quelques rides au front indiquaient une trentaine un peu fatiguée. Elle

souriait aisément, gentiment, d'un air confiant et quasi triste.

Depuis deux mois, René l'a quittée. Pourquoi ? Une bêtise, une querelle sans raison sérieuse, ou plutôt sourdement motivée par la lâcheté et l'égoïsme des hommes devant les rides de la femme et parce qu'il l'avait assez vue. Car le ménage avait duré plusieurs années. Mais elle ne possédait plus la fraîcheur des vingt ans. René avait des moustaches fines et une cervelle d'insecte : il était parti avec la fille de la crémière. Alors, elle était seule, sans appui, sans travail suivi, vivotant, grattant sur les repas, sur sa toilette, sur la vie. Un homme c'est la sécurité, la respectabilité. Au bras d'un homme on est madame une telle ; on serait bien moins petite dans le coin du compartiment ! Et elle a tant besoin de s'appuyer, de se frotter à quelqu'un !

Un grand jeune homme entra dans le wagon à Saint-Germain-des-Fossés. Le voici en face d'elle, rose et frais, la moustache soignée, le visage banal et régulier. Il a l'air satisfait, familier, jovial, d'un garçon qui se trouve partout

en pays de connaissance. Ils se sont regardés – lui avec un regard qui se signifie : Hé ! hé ! – elle d'un air de le remercier d'être là, de la heurter et de lui marcher sur les pieds. Comme il est poli, ce provincial !

– Est-ce que la portière vous gêne ?... Pardon, mademoiselle... Mille excuses...

Elle a souri et d'une petite voix aimable, elle dit :

– Ce n'est rien, monsieur.

Les mots ont fait leur œuvre d'union. Pouvoir extraordinaire de la parole humaine : en elle ces phrases vibrent, éveillent un vague contentement ; elle sent un poids de moins sur sa poitrine, semble-t-il, parce qu'on lui a parlé, parce qu'un homme jeune et qui a l'air heureux s'est occupé d'elle... Ses yeux, de bas en haut, suivent les bagages qui prennent place. Il n'en finit pas d'ailleurs de les ranger ; il rit de leur manque d'équilibre. Rien de cocasse, n'est-ce pas, comme ce chapeau qui ne veut pas tenir dans le filet :

– Quelle chute, mon père !

– Tiens-toi là et sois sage !

En disant ces mots, il tourne les yeux du côté de la voyageuse, avec l'air bêta de l'homme qui, pour plaire, veut à toute force être drôle et qui s'efforce et s'essouffle à plaisanter.

Il n'avait pas à prendre tant de peine. Depuis des heures, elle s'ennuyait dans son coin ; elle était prête à sourire, à écouter, à causer. Elle riait à mi-voix, d'un petit rire câlin, comme un ronron, en levant les yeux sur lui – des yeux beaux encore, caressants et tendres. Maintenant, le moindre des gestes du jeune homme, ses niaiseries, les platitudes les plus tassées du plus plagiaire des commis voyageurs déclenchaient son rire comme si elle ne les eût jamais entendues...

À présent, on cause... Ce qu'elle fait ? Mon Dieu, pas grand-chose... Elle vient de voir sa tante ; elle croyait trouver du travail, là-bas, dans le Midi, mais il n'y a rien à faire. À Paris, tout est si cher que la misère l'attend ; c'est une vieille connaissance. Heureusement, sa chambre est

payée pour deux mois, car elle a de l'ordre et du soin... On se débrouillera ; il faut bien !

Son visage s'est animé sous la poudre un peu trop « Rachel ». Elle ronronne, elle fait de petites mines.

Paris s'annonce avec sa banlieue lépreuse. Elle se lève.

– Je vais prendre mon chapeau.

– Le chapeau légendaire !

– Comment ?

– Le chapeau légendaire – le chapeau Napoléon, quoi !

Elle rit aux éclats, comme si elle venait seulement de comprendre un trait d'esprit d'une grande finesse. Puis elle se chapeaute, fait un bec pour ajuster sa voilette, tire son corsage en faisant saillir sa poitrine et se tourne vers lui, les yeux brillants, comme pour dire :

– Est-ce que je ne peux pas être encore heureuse, aimée... ou, tout bonnement, tranquille ?

Lui, fat, les dents découvertes par un sourire de commis qui lève le petit doigt devant la cliente, la regarda :

– À quoi songez-vous ? dit-elle.

Je songe aux blés coupés qui ne sont pas les nôtres

Et dont les épis mûrs font du pain pour les autres !

Elle rit de nouveau : il faut rire quand les hommes veulent être spirituels.

– De qui c'est, ça ?

– De Rostande... vous savez bien, *l'Aiglon*, Cyrano !

– Oui, oui, j'ai vu ça !

Ils descendirent, échangeant des politesses. L'homme se fit plus pressant.

– Pourrais-je vous revoir ?

Elle ne répondit pas. Mais elle accepta « un rafraîchissement ». Il renouvela sa question... Elle glissa aux confidences.

– Est-ce bien la peine ? dit-elle. Je suis une

femme sérieuse, moi ! Depuis que René m'a quittée, rien, pas ça ! Oui, oui, si encore je vous connaissais... Qu'est-ce que vous faites ?

Il raconta des histoires, broda : il s'appelait Gaston, Gaston Paulard. Il avait une magnifique situation aux Comptoirs du Midi... Mille francs par mois, plus une commission...

Au bout d'une demi-heure elle lui dit :

– Alors, ça serait pour vivre ensemble ?... Comme si on était mariés ?

– Mais sûrement... La vie de famille, le coin du feu ! je ne souhaite que ça !

Il triomphait ! Cependant, ce fut avec un refus poli qu'elle le laissa à sa porte.

Le lendemain, il l'alla chercher, l'emmena dîner – et mon Dieu, le surlendemain, il chaussa des pantoufles presque neuves qu'elle sortit d'une armoire bien rangée... Alors, elle fit des comptes, des projets, des rêves. Avec ce qu'elle gagnerait, elle entretiendrait le ménage ; avec les économies de Gaston elle achèterait ci et ça...

– Tu ne me quitteras pas ? lui dit-elle un soir,

brusquement, comme si elle avait senti un froid subit...

– Penses-tu ? Jamais ! Je suis le lierre.

– Le lierre ?

– Oui. Je meurs où je m'attache.

– Il n'y a que toi pour savoir parler !

Elle ronronnait. Elle faisait de petits plats soignés – avec son propre argent, sa réserve. Il l'emmena au théâtre un soir, au cinéma une autre fois.

– Quand est-ce ton terme ? dit-il en tirant son portefeuille – qu'il replaça aussitôt, car il y avait de la marge avant l'échéance.

Il était gai, bon enfant, blagueur. Tout ce qui se débite de plaisanteries classées dans un café du Commerce, il le savait. On ne s'embêtait pas avec lui. Elle reprenait goût à la vie en regardant les dents blanches de Gaston.

– M'ami, tu me mèneras ici, là !...

Toujours, il disait : « Oui ! » Elle était heureuse.

Un soir, elle l'attendit en vain. Le dîner était prêt, il y avait comme dessert un soufflé au chocolat... Hélas ! le soufflé s'affaissa dans la solitude !...

Paulard ne revint pas ! Non ; le bail était fini, comme il dit en rentrant dans sa petite ville, après la quinzaine passée à Paris, où il avait été chargé de régler, comme principal clerk de M^e Charzac, notaire, une succession difficile. Mais il éblouit, en rentrant, les camarades rassemblés au café du Commerce.

– Paris ! Ah ! mes enfants, quand on sait se débrouiller ! Les hôtels ? jamais ! Tu cherches une petite femme et tu te mets avec elle. Oui, mon vieux, c'est comme ça. Bon souper, bon gîte et le reste. Et ça ne coûte à peu près rien !

Paulard est le coq de l'endroit.

Le Matin, 4 octobre 1922.

L'embusqué

Une parole humaine... Mon Dieu, ça n'a l'air de rien et c'est pis qu'une balle ou qu'un obus, qui filent droit devant eux, selon une trajectoire définie... Une parole ? Elle tombe au hasard, celui qui l'a jetée sans y penser n' imagine pas le chemin tortueux qu'elle peut prendre, les ricochets qu'elle fait, les ravages qu'elle peut causer... Un mot : qu'est-ce que c'est ? On en dit tant dans une journée ! On ouvre la bouche ; quelquefois le hasard, une erreur d'articulation, la langue qui fourche, la machine à penser qui a un raté et voilà que nous disons n'importe quoi, peut-être ce que nous ne voulions pas, peut-être le contraire de ce que nous aurions dit un instant auparavant... Ou bien alors, c'est une plaisanterie, c'est une raillerie qui, tombant sur un objet fragile, qu'on ne savait pas là, le réduit en miettes.

Ainsi parlait, dans une réunion de camarades, mon ami Maubois, arrivé de Sologne depuis quelques jours.

– Raconte-nous ça, dis-je en riant.

Il parut surpris.

– Quoi donc ? Ah ! oui... vous flairez une histoire. C'en est à peine une... Vous savez que je vis à peu près toute l'année en Sologne, non loin d'un petit village de briques entouré de pins ; j'aime cette région, ses paysages grêles et la mélancolie de ses étangs.

On n'y trouvait à ce moment-là presque plus d'hommes ; c'était la troisième année de la guerre. Les femmes s'étaient mises au travail et, ma foi, les bois se coupaient et les seigles poussaient tout de même. Pourtant un homme encore jeune restait au village ; mais personne ne s'en offusquait, car c'était un gars qui « n'en avait pas son compte », selon l'expression du pays. Autrement dit, un idiot. On l'appelait La Fleur, peut-être à cause de sa manie de mâchonner une scabieuse ou une pâquerette. Sa peau pâle, tendue sur les os, bridait les yeux,

aplatissait le nez et semblait tirée vers les oreilles qui s'écartaient.

Il pouvait avoir dans les vingt-cinq ans et il n'était à peu près bon à rien... sauf à déraciner quelques églantiers qu'il allait vendre dans les châteaux, ou par moments, dans ses meilleurs jours, à fagoter le sapin. Il parlait à peine ; un aboiement rauque sortait parfois de sa poitrine. Il hochait la tête en ouvrant la bouche quand on lui parlait et, uniformément, souriait. Malgré sa force physique, personne ne le craignait, car il était doux et taciturne et les filles le taquinaient et le bourradaient comme un chien débonnaire.

Or, il se produisit, vers décembre 1916, des faits singuliers. D'abord, le bûcheron Simon, un braconnier que je ne connais que trop, car il a déclaré la guerre à mon gibier, sortit de chez lui, un soir, en jurant comme un païen. Ses cartouches et son fusil avaient disparu pendant une courte absence de son logis. Il crut d'abord à une mauvaise plaisanterie, comme il s'en fait au village. Mais il eut beau chercher, il ne trouva rien. En moi-même, d'ailleurs, je me félicitais de

l'aventure.

Or, voilà qu'un soir, on accourut chez moi. Vous ai-je dit que, depuis la guerre, je remplis les fonctions de maire, ce qui me vaut toutes sortes d'ennemis d'ailleurs ?

– Monsieur, monsieur, on vient de tirer sur les gendarmes.

Je sortis. Il faisait un de ces temps noirs et pluvieux d'hiver ; la nuit tombait ; je ne voyais plus l'autre rive de l'étang que nous suivions... Au bourg, des gens étaient rassemblés, autour des gendarmes et le maréchal ferrant pansait un des chevaux dont le cou avait été effleuré par une chevrotine. J'interrogeai les uns et les autres ; on chercha des traces : rien. Les braconniers suspects, interrogés, démontrèrent leur innocence.

Je vous avoue que cette histoire qui me semblait une vengeance, me laissa assez froid. Je n'y pensais plus guère quand, quatre ou cinq jours après, les gendarmes, fouillant les bois, se trouvèrent en face d'un individu petit et trapu qui, la veste retournée et masqué d'un foulard,

tranquillement visait l'un d'eux à trente pas... Ils sortirent leurs revolvers et les déchargèrent sur l'inconnu qui, sans broncher, abattit le cheval du premier gendarme. Le second se précipitait vers son camarade ; il reçut un coup de fusil dans l'épaule. L'homme disparut aussitôt.

L'affaire se corsait. Les femmes étaient en révolution. Elles barricadaient leurs portes, les hommes faisaient des rondes, le garde champêtre en tête – un vieux à moitié branlant – poussé par les autres et maudissant sa fonction. Il ne voulut jamais d'ailleurs dépasser le bout du pays.

– Les bois, c'est pas mon affaire. J'suis pas chargé des braconniers !

Mais cependant une petite armée était mobilisée : gardes-chasses, gendarmes et soldats se mirent en campagne, fouillant le pays sous le commandement d'un lieutenant de gendarmerie. Mais allez donc découvrir quelqu'un dans ces immenses genétières, plus hautes qu'un homme et touffues comme des balais, dans ces buissons d'ajoncs, ces pineraies où on ne voit pas un chien à quatre pas... Mon Dieu, j'en étais, sans

enthousiasme ; mais enfin, comme maire, il me fallait les suivre. Un soir, la petite troupe revenait bredouille, quand, en arrivant sur la chaussée de mon étang, d'un arbre jaillit une espèce de singe court en pattes, un sac jeté sur les épaules, la figure dissimulée sous un foulard.

– Le v'là !

Une volée de coups de fusil partit dans sa direction, mais l'homme avait disparu, courant et se dissimulant de tronc d'arbre en tronc d'arbre : on apercevait une seconde un pan de son vêtement, puis plus rien... Du plomb siffla autour de nous, une fumée s'étala sur les joncs. Au hasard, on tira de ce côté, mais le gibier n'y était déjà plus...

– Ça ne peut pas durer, dit le lieutenant.

Quelques gendarmes passèrent de l'autre côté de l'étang et l'homme cerné ne pouvait manquer d'être pris. D'ailleurs, soudain, il se montra... Des coups de feu partirent dans sa direction. Il parut n'y point faire attention ; mais, sans doute, il avait épuisé ses munitions, car on le prit sans résistance. Un gendarme arracha son masque et

un cri jaillit :

– La Fleur !

Ce fut une stupéfaction. Comment cet idiot, si paisible, si inoffensif, ce jouet des enfants et des filles avait-il pu agir ainsi ? Je n’y comprenais rien.

Déchiré de ronces, saignant, il restait stupide. On allait lui passer les menottes quand on s’aperçut qu’il avait une chevrotine dans le bras.

– Comment que t’as fait des coups pareils ! Alors, tu voulais nous tuer tous ? interrogea le garde champêtre qui avait retrouvé son aplomb.

Avec un raclement violent, une sorte de beuglement bref sortit de la poitrine de l’idiot :

– Hon ! hon !

– Il dit que non, reprit une femme... C’est son langage.

– Alors ?

Il ne répondit pas... les yeux à terre. Tout à coup, un son de voix lui fit redresser la tête ; quelque chose s’éveilla dans son regard : c’était

la fille de Tiennette, une Solognote assez gentille fine et brune comme il y en a pas mal, qui venait de parler... Il fit un pas, la regarda et, rauque, sa voix jeta ces mots, comme une poignée de cailloux :

– Suis-t’y embusqué ? dis, suis-t’y ?

La drôline, vous pensez bien, se cacha aussitôt, toute rouge, mais on l’interrogea. Tout le monde voulait savoir ce que signifiaient ces paroles étranges, cette histoire d’embusqué.

– Je sais-t-y, moi ? Si vous faites attention à ce que dit un simple !

Tout émue et tremblante d’avoir été interpellée par un assassin, elle s’enfuit au plus vite. Je conseillai d’ailleurs aux gendarmes de ne pas l’interroger en public, d’attendre, et je leur proposai de questionner moi-même la fillette.

Pendant qu’on emmenait La Fleur, je me rendis chez la Tiennette... La petite pleurait, effarée d’être mêlée à ce drame... J’eus toutes les peines du monde à en tirer quelque chose.

– Pour sûr qu’a ne dira rien, dit la mère. On

n'a pas envie d'aller devant la justice. Jamais on n'a été devant la justice, chez nous !

Je tâchai de lui faire entendre qu'elle n'était pas en cause, pas plus que sa fille. Et d'ailleurs l'enfant ne comprenait qu'à demi l'interpellation de La Fleur. Pourtant, à la fin, elle me dit que La Fleur venait mendier à la maison, et puis qu'il la regardait, qu'elle le plaisantait parfois comme les autres filles...

La mère l'interrompt :

– J'y avais même dit de ne pas trop y causer, sait-on jamais ?... Sûr que la petite, il la regardait d'un air pas comme les autres...

– Penses-tu ! Je l'ai appelé embusqué une fois ou deux. Un jour qu'il me dit : « Je t'embrasserai-t-y au jour de l'an ? » j'y ai répondu : « J'embrasse pas les embusqués... » C'est-y ça qui y est revenu ? Je ne sais pas autre chose. C'était pour le faire enrager.

Visiblement, elle disait vrai.

Je revins à la mairie. On emmenait l'homme : il passa dans la rue du village, tout droit,

regardant autour de lui. Positivement, il avait l'air fier !

Alors, alors, vous ne comprenez pas ? Moi non plus, sur le moment. J'y ai mis du temps. Je ne sais pourquoi, mais ce qui s'était passé dans cette misérable cervelle, le tripatouillage d'images et de mots qui avait déterminé son acte, m'attirait invinciblement. J'allai voir son avocat, j'obtins d'interroger l'homme avec lui. Et voici ce que je sus, ce que nous devinâmes, d'après les aboiements de La Fleur. Comme je revenais sur son apostrophe à la petite Tiennette – je sentais que le nœud de l'affaire était là – je lui dis :

– Tiennette, tu te serais bien marié avec elle ?

Il hocha la tête avec précipitation, affirmatif.

– Oui, mais si elle t'appelle encore « embusqué » ?

Il fit un signe négatif.

– Hon ! hon ! Pas embusqué... moi, pas embusqué.

Il tapa sur son bras bandé qu'une chevrotine avait atteint...

Un éclair me traversa l'esprit.

– Alors, c'est pour ça que tu as fait la guerre aux gendarmes ?

Sans mot dire, comme un enfant, il fit oui de la tête. Il fut impossible d'en rien tirer de plus.

– Vous avez compris ? dis-je à l'avocat.

– Pas très bien, mais...

– À mon sens, voilà : cet idiot est amoureux d'une fillette. Elle se moque de lui, elle l'appelle embusqué. C'est une grosse injure, il ne l'ignore pas... Et puis, il a sans doute entendu crier après les gendarmes : les poilus ne sont pas toujours tendres pour eux. La petite n'embrassera jamais un embusqué... un embusqué, celui qui a peur, un lâche qui ne sait pas tenir un fusil... Alors, lui, il prend un fusil et il fait la guerre, la guerre dans son coin, la guerre aux gendarmes... Et quand il revoit la petite, aussitôt après le crime, son premier mot est pour répondre à cette injure...

Naturellement, il y eut non-lieu. Le fou est dans un asile d'aliénés. Seulement, quand je disais qu'on ne sait jamais jusqu'où va un mot...

le plus inoffensif, le plus simple, avais-je raison ?
En y réfléchissant bien, c'est à vous dégoûter de
parler.

Floréal, 8 mai 1920.

Le revenant

L'homme, bardé de musettes, allait à grandes enjambées. Une canne tortueuse le devançait à chaque pas. Il était midi. La vie bourdonnante emplissait les haies ; le long du ruisseau, les peupliers dormaient, immobiles, le pied dans l'eau tiède. Derrière un pli de terrain, la maison haussait le dos, comme une bête gâtée qui se chauffe au soleil. Une lumière vive de juin enveloppait toute la terre ; à travers l'air surchauffé, le toit de tuiles tremblotait et la rumeur des oiseaux, des insectes, du travail universel, le ruissellement solaire, les lourdes odeurs, la sourde énergie qui coulait dans tous les êtres, semblaient se mêler en une profonde et sourde vibration. Les forces obscures de la vie jaillissaient de toutes parts : des fossés hypocrites où montaient des bulles, de toutes les hampes des graminées où se balançaient des insectes, des fleurs qui défailaient sous le soleil, des horizons

où gisait la forêt couchée.

Pierre Mazure s'arrêta net à la limite d'un fossé, cent mètres avant la maison. Devant lui, un espace vide d'obstacles, un dos de champ, tout hérissé de blé, dont les épis serrés striaient l'étendue et fatiguaient l'œil par leur papillotement. Au-delà, la ferme disparaissait à demi, submergée par l'envahissement de la marée végétale. Sous sa carapace moussue, quelque chose vivait.

Il se remit à avancer, la nuque raidie, les reins étreints comme par une main de fer, la pensée serrée contre les tempes. Un moment, il sentit ses jambes s'amollir, et sembla prêt à s'affaisser comme une loque dont le support a disparu.

Trois ans de passé étaient là, dans ce tableau, ramassés dans la minute présente. Trois ans inconnus, avec ce qu'ils peuvent renfermer de grêles, d'incendies, de morts. C'est comme si, aujourd'hui, on vous disait : « Voici trois ans de votre vie à venir ; ouvrez cette porte, vous les verrez. Il y a de quoi trembler... »

Son angoisse ne dure pas, car le blé lui tire

l'œil. Il saisit un épi et se rend compte que le grain est déjà ferme sous les doigts. Point de nielle, point d'herbes dans ce champ ; la toison de la terre est luisante comme celle d'un animal bien nourri. Depuis sa descente à Vendevre, Mazure se sent un autre homme. La gare, les trains, les villes traversées, c'est encore la guerre, c'est l'inconnu, – et c'est lointain déjà comme un mirage. Voici la vérité...

Voici la terre du pays avec ses herbes connues, ses parfums, et cette communion intime de l'homme et des choses que, seul, donne un long séjour dans les mêmes lieux et, sans doute, l'hérédité. Le peuplier d'Italie veille toujours sur la maison. Là-bas, une vache est couchée : on ne peut voir si c'est la Rouge. La vie est endormie et lente ; il y rentre, il s'y baigne, il s'y résorbe. Tout en continuant son chemin, il arrive au tournant de la barrière, dont les piliers s'enfoncent dans l'herbe haute. Voici la maison aux pans de bois, garnis de brique, l'écurie attenante, le vieux chaudron où boivent les poules, le fumier qui trempe dans le purin avec sa couronne mouvante de volailles... Comment ? le

logis est fermé ? Ah ! oui, c'est dimanche ! Mais voici, sur une corde, des vêtements de femme, puis du linge d'enfant, qui sèche... Il pousse un soupir de soulagement ; cette vue le rassure ; elles ne sont pas là, mais elles y sont tout de même. Il passe sa manche sur sa moustache qui retombe : signe de satisfaction. À gauche, l'écurie bâille ; Mazure entre : trois vaches y ruminent, comme autrefois, mais l'une d'elles lui est inconnue. Il s'avance, tâte le pis de la bête, qui se détourne et meugle en bavant du foin de chaque côté de la bouche.

– Allons, ça n'est pas mal tenu.

Il fait le tour de l'enclos, sans hâte maintenant, le sourcil froncé sous un vieux calot. Son nez long, d'où semble sortir la touffe de poils de la moustache se tourne et flaire à droite et à gauche. Mazure échenille un arbre fruitier ; il regarde les citrouilles qui s'étalent, obèses et sans gêne, dans le potager ; il constate qu'il y aura des prunes et que les abeilles travaillent. Au plein soleil, des pigeons dorment, pareils à une végétation de lichens moussus, sur le toit de tuiles.

C'est l'heure du dîner des poules. Étonnées de la porte fermée, elles viennent en troupe comme pour réclamer, caquettent, se piquent de coups de bec et tournent la tête de côté avec une œillade vers le nouveau venu.

– Attendez, dit Mazure.

Là, dans l'écurie, se trouve le coffre à avoine. Il remplit une mesure. Les poules l'ont compris ; elles volètent sous ses pas. À larges gestes, il répand le grain et le troupeau, mouvant et multicolore, pique, pique, avec un bruit de machine à coudre.

Alors, il s'assied sur un vieux tronc, sous la treille, tire sa pipe et fume, l'âme pleine d'un bonheur qui la vide de toute pensée – car, enfin, le bonheur, c'est ça, de ne songer à rien, en sachant que tout va bien, que la récolte pousse et que la terre, autour de soi, est large, féconde, éternelle...

*

Mais, voici, dans le petit chemin des prés, une voiture, oscillant au gré des ornières, frôlant les gaulis à droite et à gauche, comme un homme qui a bu. C'est bien le cheval bai ; il trotte sec comme autrefois.

Deux formes droites, sur la planche qui, rembourrée d'une botte de paille, sert de siège. L'une est grêle, l'autre plus forte. Elles sautent de la voiture.

Mazure a cessé de fumer sa pipe. Elles ne l'ont pas vu ; il est, d'ailleurs, gris et immobile. Dans sa poitrine, quelque chose remue un peu, sans qu'il se rende bien compte de son émotion. C'est sa femme et sa fille, ces deux êtres, cette paysanne solide et hardie, cette gamine de douze ans, aux cheveux lisses et au corset plat, pareille à un roseau grêle et jaune. Elles vont et elles viennent ; il est là, mais il n'existe pas encore pour elles. Il jouit du spectacle de leur vie de tous les jours, qu'il a devant les yeux. La petite a bien forcé depuis qu'il ne l'a pas vue.

Elles détellent le cheval ; il n'a pas remué ; il a le temps. Pendant trois ans, il a tout ignoré de

leur existence. Qu'apprendrait-il de nouveau, maintenant, qui ne puisse se remettre à plus tard ? Elles sont là, elles ne sont pas malades : il en sait assez pour l'instant.

Mais voici la bête remisee ; la voiture, à cul, lève ses brancards vers le ciel. Elles reviennent vers la maison en tapant leurs tabliers. Il s'est dressé.

– Maman, un soldat !

La femme a levé la tête, tandis qu'il avance, ses musettes brinqueballant autour de lui. Une idée de paysan facétieux lui traverse la tête.

– Hé, la patronne, y aurait-il du travail, chez vous ?

La femme s'arrêta, la main à la hauteur des yeux et, toute pâle, elle regarda l'homme sans mot dire en se reculant d'un pas, tandis que la petite, droite comme une latte, ouvrait tout grands ses yeux.

– Seigneur Dieu !

Et elle ajouta, en le fixant :

– C'est-y toi, Pierre ?

– Ça y ressemble, paraîtrait. Ah ! on y met le temps à reconnaître les gens, goguenarda-t-il en s’avançant vers sa femme.

– C’est-y Dieu possible ! Marie, c’est ton père !

Le soldat s’était avancé, un peu gêné, comme s’il y avait entre eux une barrière d’un instant, ce que met entre deux êtres une longue absence, quelque chose qui arrête le geste, le temps qu’il faut à l’âme pour s’accommoder à une situation tellement inattendue qu’aucune réaction du sentiment ou de la pensée ne se produit sur-le-champ : et le petit groupe reste, une seconde, cristallisé par une vague épouvante devant ce retour extraordinaire et quasi surnaturel.

– Alors, on n’embrasse pas son homme ?

Elle fut dans ses bras, et trois gros baisers à la mode du pays retentirent.

– Et la drôline ?

– Marie, embrasse ton père !

La fillette s’avançait, mais il la retint au bout de son bras pour l’examiner comme un objet.

– T’as forci. A se porte ben, affirma-t-il, en reportant son regard sur sa femme.

– Pour ça, oui...

Alors, il l’enleva et l’embrassa à son tour.

– C’est pas étonnant, après trois ans, qu’elle te reconnaissait pas !

L’enfant, la figure sans expression, ses mains pendantes au bout de ses bras longs, restait immobile.

– Et si on entrait ? Vrai, c’est pas pour dire, mais on ne dirait pas que je suis le patron ! Faut pas me prendre pour un chemineau, bien que je sois pas reluisant !

La clef grinça, la porte s’ouvrit sur une vaste pièce carrelée où dormait, dans un coin, un lit haut comme une meule de blé, couvert d’un édredon rouge, ce qui retint d’abord l’attention de Mazure.

– Au moins, on pourra se pagner, ici.

D’un coup d’œil, il se réaccoutume... Rien de changé. Il rentre... Jamais si longtemps qu’il est parti ! Il lui semble qu’il rentre de charrue.

– À part ça, y a rien à manger ici ?

Le cotillon de la femme ne fait qu'un tour ; elle se hâte en poussant sans discontinuer de petits cris de surprise :

– Mon Dieu, mon Dieu, quelle histoire !

Elle passe les assiettes.

– Des œufs, j'ai des œufs... En voilà une affaire !... Marie, va remplir la cruche.

Il se mit à manger, lentement, plein de déférence pour la nourriture, jouissant des assiettes, des verres clairs, et de ces bonnes choses qui venaient de sa terre.

Il hume le vin.

– C'est encore du 1902 ?

– Oui, il n'en reste plus guère... Seigneur ! quelle surprise, quelle surprise !

Elle restait debout à regarder manger l'homme, son homme, Mazure.

Comme il finissait, sans avoir quasi parlé, bien que sa femme le questionnât sans cesse, une voiture légère entra dans la cour, au trot. Un

homme y ballottait, un homme d'une cinquantaine d'années, gros et rouge, la moustache retroussée, l'air réjoui du campagnard riche à qui ses écus donnent le verbe haut et familier...

– V'là M. Durand, dit la petite en se levant et en claquant des mains pour chasser les poules qui entraient dans la cuisine.

L'homme avait sauté de la voiture et, déjà, s'apprêtait à dételer le cheval. La femme était devenue toute pâle et le verre qu'elle portait trembla dans sa main. Elle fit un signe à la petite, qui comprit sans doute, et fila vers l'homme.

Mazure semblait n'avoir rien vu et continuait à manger avec application. Tout à coup, dans l'embrasure, la large carrure du visiteur apparut.

– Ah ! sacré coquin ! En voilà une surprise ! Ah ! par exemple ! Ce vieux Mazure ! Mais c'est un revenant ! Ah ! mon vieux, tout le monde t'avait enterré... Ah ! sacré coquin ! même que t'as eu des messes ! Allons, que je te voie...

Et il tournait, comme un objet, l'homme maigre vers la lumière.

– T'as tout de même pas tout à fait la mine d'un déterré, bien que tu ne sois pas gras. T'es pas beau, c'est vrai ; faudra que tu te fasses raser si tu veux embrasser ta femme.

Et il continuait ainsi, goguenardant et riant. Mazure se faisait petit, se rétrécissait sur sa chaise. Non, il n'était pas mort, mais il se sentait tout de même un peu étranger. Il s'asseyait au bord de la chaise comme « chez le monde ». Il avait toujours craint sa femme, qui était dure au travail, pour elle comme pour les autres. Aujourd'hui, il était l'hôte, le chemineau, pas encore bien chez lui, encore un peu chez elle. Le gros voisin semblait, au contraire, le vrai maître du logis ; il se coupa du pain ; il versait à boire. Docile, Pierre tendait son verre.

– Ben, enfin, comment que te v'là ici ?

Pierre ne songea pas qu'il aurait pu poser la même question à son voisin et il répondit :

– Des bêtises, quoi. On a été faits prisonniers à Maubeuge. Il y avait beaucoup de territoriaux. On nous a emmenés comme des moutons, dans des trains. Malheur, ce qu'on a roulé, ce qu'on a roulé ! Des jours, des nuits entières. Là où qu'on était ?... On se le demandait. Quand il faisait jour, on voyait des pays et des pays que je ne m'en rappelle plus le nom. C'est peut-être à des mille lieues d'ici. Je croyais jamais revenir. Ça me fait drôle de me retrouver là comme si j'étais pas parti.

– Pourquoi que t'as pas donné de tes nouvelles ? Le fils à Médée est prisonnier ; il a écrit.

– Ah ! il est prisonnier. Et Foucart ?

– Il est tué. Alors, pourquoi que t'as rien fait savoir ?

– J'ai donné deux lettres à un homme de la Marne qu'était prisonnier aussi, vu que moi je pouvais pas...

– Où que t'étais ?

– J’sais d’belle. J’ai été à Langensalze pour commencer, mais il y a eu des blagues de faites. J’ai voulu me sauver, on nous a rattrapés ; et puis, il y a des imbéciles qui ont tué un feldwebel dans le coin où j’étais. J’y étais pour rien, ben sûr. Oh ! je dis pas que c’était un grand malheur : il nous faisait crever de faim... Mais, un homme, c’est un homme : il n’était pas là pour son plaisir ; c’est comme nous. Alors, on nous a enfermés. Ah ! on en a vu, on en a vu... Et de la betterave à manger... Malheur !

Par moments, son petit museau s’ouvrait, au milieu des poils et un morceau d’omelette disparaissait ; puis il mastiquait en hochant la tête.

– Bon Dieu, le pinard ! Ce que j’y ai pensé des fois. Non, merci, assez, dit-il à l’homme qui lui versait.

Sa langue se déliait.

– Alors, un jour que j’avais chu, je leur ai fait croire que j’avais quelque chose de cassé dans les reins. J’ai plus pu me redresser. J’ai resté des mois et des mois et des années plié en deux. C’est

là qu'ils m'en ont fait voir !... Ils m'ont étendu de force sur des planches et des hommes me pesaient dessus...

... J'hurlais, j'hurlais comme si on m'avait tué. Ils m'ont déchiqueté les membres avec des machines à l'électricité. Pour sûr que j'ai gueulé... ça m'arrachait les os. Tant pis, je me disais : « Bon Dieu ! on les aura. » Je les ai eus tout de même. À la fin, il faut que je les aie dégoûtés : ils m'ont renvoyé avec les manchots. J'ai resté cassé en deux jusqu'à la Suisse, et même plus loin. J'avais pas confiance dans les copains : on sait jamais ; des copains, c'est pas toujours sûr. Ils ont cru, eux aussi, que j'avais l'échine cassée. Personne s'a douté que Mazure il aurait aussi bien pu être droit. Même que, maintenant, il faut que j'y pense pour me redresser.

– Sacré Mazure, sacré coquin !

Émoustillé, l'homme s'était levé, puis il marchait péniblement, un bâton à la main, courbé en deux, le corps déjeté, en gémissant :

– Misère ! Ah ! aïe ! Teufel ! Schafkopf ! Aïe, aïe ! tandis qu’il tortillait son museau du côté droit, la bouche contractée et paraissant souffrir comme un damné. Puis, se redressant tout d’un coup, il jeta son bâton, et ce fut si soudain et si drôle que la fillette s’esclaffa et que le rire de Durand faisait trembler les vitres.

– Ah ! sacré Mazure ! Cré coquin ! Qui qu’aurait jamais cru ça de lui ?

Tout le monde était en joie.

– Et y a-t-il des belles emblaves par là ?

Mazure avança les lèvres avec dégoût.

– Par des places, oui, le reste, rien ; des « marauchis » ou des « grillottes ». Ça ne vaut pas ici, pour sûr. Les pommes de terre sont belles cette année. Comment que t’as pu t’en tirer ? reprit-il un instant après, en s’adressant à sa femme qui, maintenant, semblait plus à son aise et qui buvait aussi.

– M. Durand m’a bien aidée. Sans lui, j’aurais jamais pu y arriver.

– On a fait ce qu’on a pu, répondit le voisin en

se balançant sur sa chaise.

Brusquement attendri, Mazure lui tendit la main :

– Ça, c'est bien, c'est bien, voisin !

Puis, tout d'un coup, il se leva, avec un fourmillement de joie que réveillait en lui la chaleur du vin.

– Si on faisait le tour de la maison ?

Ils s'en allèrent, les esprits un peu échauffés ; Mazure en tête, ouvrait les portes, tâtait les bêtes, grisé par le retour, par l'odeur de fumier, par la bonne nourriture absorbée d'un coup. Ses paroles, qui se pressaient, s'étranglaient dans sa gorge et il bégayait : « Ça, c'est bon ; ça, c'est bien... », tandis que sa femme avec Durand venaient par derrière, comme deux futurs à qui on montre la richesse de la maison.

Durand, malgré son assurance, semblait soucieux et un peu gêné ; il causait à voix basse avec la femme qui, l'air tout sérieux, répondait, sans le regarder :

– Faut plus y penser, à cette heure...

Enfin, il se décida à s'en aller et Mazure lui serra les mains, tout attendri.

– Ça fait rien, valait mieux que tu reviennes ! Il était le moment que tu reviennes, dit Durand en le quittant et en lui tapant sur l'épaule, comme on fait à une bonne bête familière, en riant d'un gros rire.

La femme haussa les épaules en regardant le voisin d'un air de reproche.

Mazure revint à la maison ; mais il ne tenait plus en place :

– Faudrait que j'aïlle dire bonjour aux amis... On ne peut pas moins... En soldat... parce que, demain, demain, c'est plus ça.

Il fit tournoyer son bâton-couleuvre, et, chassant du chemin les pierres qui vrombissaient, il alla chez l'un et chez l'autre, jouissant de l'anonymat que lui donnaient sa défroque miteuse et l'effacement du souvenir.

Il s'amusait, à chaque visite, de la stupéfaction des gens. Au moulin des Baffosses, le meunier appela sa femme et on but le vin blanc.

– Ça ne fait rien, lui dit-elle, vaut mieux que vous soyez rentré.

– Des fois que t’aurais retrouvé ta femme remariée, appuya le meunier. Dame, depuis le temps !... Moi, la mienne, a n’aurait p’tête pas attendu si longtemps !

Comme le vin blanc lui faisait gigoter la cervelle, Mazure se mit à rire, car cette idée lui semblait plaisante entre toutes.

– C’est ça qui aurait été une drôle d’affaire !... Heureusement qu’a ne s’est point pressée.

– Des fois que ton voisin Durand aurait pris ta succession ; vois-tu ça ?

– Eh, eh ! il en ferait une tête à cette heure !

Il riait de la déconvenue qu’auraient éprouvée les nouveaux époux : puisque ça n’était pas, on pouvait bien plaisanter !

– Tout de même, le mariage n’aurait point été valable... Mais ça fait tout de même drôle de penser à ces affaires-là. C’est comme si on serait mort et qu’on revienne...

– Sûrement, tout le monde te croyait bien pourri dans quelque coin.

Une joie de ressuscité était en lui, avec une sorte de gros contentement d'avoir attrapé les gens, en leur faisant une bonne farce.

Il semblait, d'ailleurs, qu'on se fût donné le mot pour lui parler de Durand : Durand par-ci, Durand par-là.

– Paraît qu'il a rendu bien des services à la patronne...

– Pour ça, oui.

Et on souriait.

Le lendemain, comme on arrivait au moment des gros travaux, il était debout dès l'aube, ayant revêtu sa culotte rapiécée et coiffé sa casquette : et le revoici, grattant le sol comme autrefois, ses trois années de malheur abolies. À peine s'est-il étonné quand sa femme l'a envoyé au travail dans le champ des Rougevaux :

– Tu feras ça et ça.

Sans doute, il est bien le maître ; mais la Mélie a toujours été une rude femme et elle a pris

l'habitude de commander, depuis trois ans – comme lui, celle d'obéir à tout le monde. Il ne s'en étonne guère, et, il pioche et butte ses pommes de terre.

– Y a tout de même pas beaucoup de pinard, grogne-t-il en remuant sa langue pâteuse.

Mais sa femme le rejoint, une bouteille dans son panier. Alors, tout va bien : et les voilà qui tous deux travaillent, insectes laborieux dans la plaine immense, sous l'ardent soleil.

Mais, tandis qu'il pioche et qu'il casse les mottes, une idée grignote sa cervelle. Des incidents la chassent : la maladie qui se met dans certains pieds de pommes de terre, un lièvre qui s'enfuit – mais elle revient. Pourquoi donc tout le monde lui a-t-il parlé de Durand ? Durand... On riait...

Il demande à la petite :

– Alors, Durand, il vous a aidées... Il venait souvent ?

– Des fois. Il a labouré la grand-pièce.

– Tous les jours, qu'il venait ?

– Des fois.

La figure de l'enfant se ferme.

À la sieste, il s'enhardit ; la gamine est repartie à la maison.

– Alors, Durand, tu l'as payé ? Ça a dû te coûter bon...

– Je ne dois rien à personne, répond-elle en levant la tête.

– Ça, c'est bien.

Puis, il se raidit :

– Alors, c'est vrai que tu l'aurais épousé ?

Elle s'attendait, sans doute, à la question, car elle ne bougea pas ; seulement, ses paupières battirent un peu plus vite. Prête à la défense, elle repartit brusquement :

– Des bêtises. On t'a déjà raconté ça ?

– Oh ! tu sais... tout le monde me croyait mort depuis trois ans... Et une femme toute seule dans la culture...

Il cherchait à faire excuser sa hardiesse.

– Bien sûr, si j'avais voulu... J'aurais pu plus mal tomber. Il a du bien, reprit-elle.

– Mazette ! Pour sûr !

Sous leurs yeux s'étendaient les herbages riverains et les champs de Durand, avec une jolie maison blanche – la sienne – au milieu des têtes rondes des noyers.

– Oui, pour sûr ; ça aurait arrondi notre ferme.

Il regarda... Bon Dieu ! tout de même... cette belle prairie grasse, cette terre noire où la roue faisait des coupures sombres, comme dans une pâte ; une bonne herbe, des peupliers le long du ruisseau, des plaques jaunes de champs de blé – tout l'autre côté de la vallée, quoi ! Réunie à la sienne, quelle riche propriété ça aurait fait ! Il en venait à oublier qu'une condition de cette belle affaire, c'était sa propre mort...

Mais il secoua le rêve.

– Ç'aurait été le filon. Mais je suis encore là. Ça vaut tout de même mieux.

Il ne dit rien de plus et se remit à biner à grands coups réguliers, comme une machine. Ça

ne fait rien, la Mélie, elle avait de la tête !

– Au fond, ça y fait p't'être comme un regret à c'te femme, pensa-t-il.

Quand le soir tomba, ils revinrent tous deux.

– Faut que je repasse du côté des Vaudes. Y a la terre à Jean Bédier qu'est à vendre...

– La terre à Jean Bédier ?

– Oui. J'ai su ça, hier. Dans les dix mille, on l'aurait.

Elle avait ouvert tout grands les yeux, car elle était ambitieuse du sol, comme tous les paysans.

– J'ai trois cents pistoles de côté, dit-elle. Dame, depuis trois ans ! Ça n'a pas été sans mal !

– T'as trois cents pistoles ? T'as trois cents pistoles ?

Il la dévisageait, la voix changée. Elle le regarda.

– Eh bien ! moi, reprit-il, j'en ai cent vingt qu'on m'a versées, de la solde que je n'ai pas touchée pendant que j'étais prisonnier... rapport à la haute paye... et pis le pécule. Le pécule, c'est

de l'argent. Alors, tu vois...

Il parlait vite ; les mots s'accrochaient dans son gosier. Jamais il n'en avait tant dit d'un coup.

– Ça fait quatre mille. Il en manque six...

– Six ? Et les peupliers ? Le bois a raugmenté du double, au moins. Je gage que les quatre-vingts peuples de la rivière valent ça, pour le moins. Richard, le meunier, me le disait hier. Qu'est-ce que tu dirais de cette affaire-là ? Si tu repassais par les Vaudes ?

Ils firent un crochet. La pièce des Vaudes étalait ses cinq hectares en bordure de leur ferme. Mazure prit un peu de terre et la fit couler, comme du blé, entre ses doigts.

– C'est d'un bon grain.

– Ça, pour une riche affaire, c'en serait une. On laisse la récolte à l'acquéreur, paraît-il.

Ils rentrèrent ; la soupe, préparée par l'enfant, fumait sur la table, et, tandis qu'il mangeait à pleines cuillerées, la femme se déridait. Ça, vraiment, c'était un beau retour. Elle se sentit tout heureuse et regarda son homme, les yeux

animés :

– On ira chez le notaire demain. Faut pas que Durand nous souffle ça.

Floréal, janvier 1920.

Gillais et son notaire

– C’est pourtant là... Quand il y a un trou, il y a un trou. Et il y a plus de trou... Hé ! toi, mon pote, viens voir.

Le soldat interpellé feignait de ne pas entendre, mais l’ivrogne insista, s’accrocha à lui comme à une bouée.

– Mon pote, tu pourrais pas me dire pourquoi y a plus de trou ?

Et il montrait à son camarade le cône blanc d’une tente dont il cherchait vainement l’ouverture.

– Tu es du mauvais côté. Fais le tour.

Il l’emmena par le bras, entrouvrit la toile. Une bouffée d’odeurs chaudes et fortes lui souffla à la figure ; on ronflait à l’intérieur.

– Voilà, va te coucher.

– Ben, mon vieux, t’y vois clair, toi. Ah ! c’est

toi, le notaire ? Les notaires, tu sais, c'est des vaches. Y en a un que sans lui j'en aurais des ronds ! Ah ! le voleux ! C'est des vaches, que je te dis...

Et il fit le geste de tordre le cou, puis il se ressaisit un instant :

– Je te dis ça, tu comprends, parce que toi, t'es un notaire, mais t'es un frère. Toi, t'es un pote. Tiens, c'est pas core fermé chez la Maltournée. Je paie un litre. Toi, t'es notaire, mais t'es pas vache... Alors, tu sais, moi, les types qui sont pas vaches...

Mais l'autre se dégagea.

– Demain, c'est entendu. Ce soir, couche-toi, bonsoir !

Et le notaire poussa Gillais dans la tente et s'éloigna tandis que l'ivrogne piétinait les tibias des copains.

Ce service rendu colla à jamais Gillais à son bienfaiteur. Ah ! celui-ci n'avait pas affaire à un ingrat. Gillais, sale, avec une peau olivâtre et des poils noirs en épis, approchait de la quarantaine.

Il était, dans le civil, « gars de batterie », c'est-à-dire qu'il travaillait dans les fermes, au hasard de ses périodes d'activité, coupées de rémissions bachiques.

Ici, dans le dépôt cantonné aux Aydes, au début de la mobilisation, il traînait comme un chien galeux, oublié aux appels, lent, ahuri, objet des haussements d'épaule du sergent qui le rencontrait, débraillé, loqueteux, traînant ses espadrilles avec indolence.

Mais, chaque fois qu'il apercevait le notaire propre et net, fumant sa cigarette ou lisant le journal, il ne manquait pas d'aller s'asseoir auprès de lui, de lui conter des histoires, les souvenirs embroussaillés de son séjour à la Légion et des bêtises qu'il avait faites. Puis il laissait errer ses yeux gris, quasi sans regard, sur le passé. On riait, on s'amusait de lui. Bonnasse et paisible comme une bête docile, il faisait des commissions pour l'adjudant, pour les camarades bourgeois, qui l'appelaient en sifflant, et lui donnaient comme récompense un bout de sucre, sous forme de tabac.

Cette amitié encombrante poursuivait le notaire partout où il se trouvait. Gillais montrait son pote aux copains.

– C'est un notaire, mais c'est pas une vache !

Et bon gré, mal gré, il emmenait son ami boire chez la Maltournée. Le notaire, de caractère faible et un peu timide, n'osait guère refuser, mais il s'enfuyait le plus vite possible, honteux de s'être assis à côté de cet ivrogne poisseux.

Gillais avait la reconnaissance expansive et, un jour que la femme du notaire était venue voir son mari, on vit le trimardeur s'approcher du couple qui passait. Il portait à la main un bouquet de fleurs un peu avachies qu'il avait chipées dans le voisinage et nouées avec un cordon de soulier. Tout souriant de sa bouche ébréchée et noire comme un vieux pot, il offrit le bouquet à la dame en disant :

– Parce que votre patron, c'est un pote, comprenez !...

La femme du notaire était une bourgeoise un peu pincée ; elle accepta, mais elle se hâta

d'entraîner son mari, qui, pour se débarrasser de Gillais, lui abandonnait le reste d'un paquet de cigarettes.

– Tu pourrais mieux choisir tes camarades Dieu, qu'il sent mauvais !

– Mais, ma chérie...

Et le notaire s'enfuyait, cependant que, sur le trottoir, une table de sous-officiers riait.

Depuis ce jour-là, le notaire s'efforça d'échapper à Gillais. Mais il se laissait parfois surprendre ; comme une mouche qui vous poursuit, Gillais le rattrapait toujours.

– Mon pote, on en boit une... mon pote par-ci, mon pote par-là.

Et, chose curieuse, il se trouvait toujours un officier ou un adjudant pour être témoins des effusions de l'ancien légionnaire.

– Tu sais, ma bourgeoise, elle vient aussi, dit un jour Gillais en clignant de l'œil.

Elle vint, en effet. C'était un infâme souillon, vêtue d'une jupe effilochée qui traînait sur des talons tournés ; un œil noir encore vif et canaille,

une bouche vidée et des chairs flasques.

On les enferma par plaisanterie dans une remise : Gillais, d'ailleurs, goûta fort la farce et barricada la porte. Cependant, le sergent Thévenin, étant allé regarder par les fentes des planches, revint tout rouge et l'œil allumé. Ce fut un jeu d'aller voir Gillais vautré sur la paille avec sa femme.

– J'en *fremissais*, disait Thévenin en racontant la chose. Et ce *fremissais*, sans accent aigu, faisait passer un frisson dans son échine.

Mais ne voilà-t-il pas qu'on se mit à monter une scie au pauvre notaire à ce sujet ?

– La femme de votre ami Gillais est-elle encore là ? laissait tomber de haut le sergent-major.

– La corvée de pommes ? Eh bien, envoyez le notaire avec son copain... Et la femme !...

– Ça ne fait rien, tes clients, s'ils sont tous de cet acabit-là, gouaillaient les camarades.

Le notaire rougissait, impatienté. Il n'était pas accoutumé à ces plaisanteries lourdes et sans

gène. Mais ce qui fut le pire, c'est qu'un soir, sous la baraque de la gare des Aubrais, une voix aigrelette l'accueillit par ces mots, comme il relevait de garde et qu'il préparait sa place dans la paille :

– Eh bien ! le notaire, c'était-il réussi c'te partie carrée avec Gillais, l'autre fois ? Avez-vous changé de femme ?

D'un bond, il se redressa :

– Quel est l'insolent ?...

Mais la petite voix se tut. Des rires soufflèrent, puis un éclat de gaieté formidable retentit.

– Idiots ! glapit le notaire, furieux.

– Assez ! cria le sergent, en se roulant dans sa couverture. Le notaire, ferme ça ; on est ici pour dormir. Et puis, vous autres, ça ne me regarde pas ce qu'il fait. Chacun s'arrange comme il l'entend !

Furieux, il allait répliquer quand des cris divers, des plaisanteries énormes, grasses, pesantes, jaillirent de tous les coins.

Alors il comprit qu'il valait mieux se taire, et

il s'en alla dehors, sous la lune. Il ne rentra qu'une heure après, alors que tout le monde dormait.

Le lendemain, il lui sembla que des rires ironiques le poursuivaient ; il trouvait, dans les moindres paroles, des allusions blessantes auxquelles personne ne songeait.

Mais ce fut Gillais qui fut mal reçu ! Comme il s'était approché du notaire, sans être vu, celui-ci se leva.

– Mon pote...

– Ah ! non, assez. Fiche-moi la paix, hein ! Je t'ai assez vu. Va te laver ; tu fouettes...

Ayant fait cette concession à l'argot, le notaire tourna le dos à Gillais et s'enfuit.

Il en fut ainsi désormais, malgré les travaux d'approche du « gars de batterie » qui voulait à toute force suivre son pote.

Gillais qui se soignait un peu plus depuis quelque temps – on l'avait vu rasé de frais, la capote boutonnée et les mains propres (Dame ! quand on a un notaire dans ses amis !) – retomba

dans la plus profonde abjection. Et pourtant, de temps en temps, il venait, humblement, vers son pote, déçu comme un bon chien quand l'autre lui tournait le dos.

– Mon pote ! eh bien ! je paye, aujourd'hui.

Hélas ! le notaire n'entendait plus. Il pressait le pas, serrait les fesses en regardant autour de lui, furtif, craignant d'être vu.

Mais, comme il fut bientôt promu à la dignité de scribe, il profita de sa situation pour faire inscrire Gillais sur la prochaine liste de départ au front (en ce temps-là, les « tours » n'étaient pas réglés). Et, au moment de quitter le dépôt, Gillais, écrasé sous le harnais, le fusil entre les jambes, faisait encore de petits signes d'amitié au notaire :

– Au revoir, mon pote... Toi, t'es un vrai pote !

Floréal, 3 juillet 1920.

Le petiot

C'était avant la guerre.

Avant la guerre – après la guerre : ces mots, comme un mur divisent le temps, partagent le monde, les souvenirs, les vies. Avant, Mathieu avait cinquante ans ; maintenant, il en tient soixante-dix et plus ! Assis contre la jambette de la cheminée, les coudes sur les genoux qui se touchent, les poings dans ses joues enfoncées, il semble soutenir, sur ses épaules maigres tout le poids de la lourde maison. Les objets de ménage traînent dans les coins et sur les meubles ; la poussière couvre les faïences peintes de l'étagère.

– Dans le temps, tout ça reluisait, ma bonne ! dit-il à sa vieille.

Dans le temps ! Un grand vide les sépare de ce passé : quand ils s'y aventurent, et c'est souvent, ils perdent toute envie d'agir. Si l'un ou l'autre tente de saisir un objet ou une idée, le bras

retombe comme si le nerf était coupé, et la pensée s'enfuit, pareille à l'eau d'un seau percé...

... Il y avait là deux grands fils, blonds, rouges, musclés. Il y avait sous ces vastes charpentes de la ferme, deux larges garçons dont la force bruyante et brutale gouvernait les gens, faisait marcher les bœufs et obéir le taureau. Ils maîtrisaient la terre, buvaient ferme, mangeaient fort et dans la maison tout chantait la belle chanson de la vie. Eux, les vieux, qui s'en retournaient doucement vers la faiblesse puérile souriaient devant ces vigoureux rejets de leur vieille souche.

Ils sont morts là-haut, vers Suippes, l'un près de l'autre. La nouvelle en est tombée sur les parents comme un mur qui s'écroule. Et de fait, tout ce qui soutenait leur existence s'est écroulé aussi... L'un avait vingt-sept ans, l'autre vingt-cinq.

Quand il va au puits, dangereux à cause de sa margelle branlante, la même idée passe toujours dans la cervelle du père Mathieu : il faudra arranger cette pierre, car ça serait dangereux pour

les petits... Hélas ! des petits, il n'y en aura jamais dans la maison ! Ce n'est pas la peine, non, ce n'est pas la peine d'arranger rien ! Ah ! que la terre est mélancolique au couchant, et qu'elles sont funèbres, ces soirées sans lumière où l'on se noie dans l'obscurité et le désespoir, où l'on n'est plus, au fond de la cuisine sombre, qu'une insaisissable palpitation de l'ombre... On s'en irait bien tout à fait vers l'ombre éternelle... Il vaudrait même mieux s'en aller ; le voyage n'est pas grand jusqu'au cimetière...

Parfois, un sursaut de colère fait tressaillir l'homme, comme un coup de fouet sur une bête épuisée, qui se redresse un moment. C'est lorsque vient à passer la Fleuriote.

– C'est c'te traînée. C'est sa faute, à c'te rien du tout !

Les mâchoires de Mathieu se mettent à trembler, et sous ses joues creuses, des os s'agitent, roulent, tandis que ses doigts se crispent, comme pour saisir quelqu'un à la gorge. Puis il retombe sur son fauteuil de bois, épuisé... Les terres s'encrassent de chiendent, la prairie est

ulcérée de cuscute ; voici que le toit s'affaisse par endroit et laisse voir ses côtes, comme une bête décharnée... À quoi bon s'encolérer !

– Ça durera bien autant que nous... Ce qui est fait est fait.

Et il radote déjà, à cinquante-sept ans. Il y a des moments où il ne sait plus où il en est, où sa vision du passé est si forte qu'il parle tout seul, d'une voix bredouillante et basse, comme s'il s'adressait à ses fils, comme si ses deux gars s'asseyaient à ses côtés, devant la potée aux choux...

Un instant après, il passe sa main sur ses yeux, et il se réveille avec un : Ahan ! rauque, comme un cri de bête blessée, puis, s'en va, pour faire fuir la vision, le long du chemin de plaine...

Dès qu'il est parti, la mère Mathieu enfle la venelle, les fuseaux de ses jambes emmanchés dans de grands sabots tricotent le long des haies ; elle arrive au bout du verger et regarde, le menton sur la claie. Si elle ne voit personne, elle appelle, à voix étouffée :

– Georges ! Georges !

Un gamin de cinq ans, barbouillé, jambes nues, bronzé et solide, apparaît, le nez entre deux lames de palissade.

– Ta mère n'est pas là ? interroge la vieille.

L'enfant secoue la tête.

– Alors, viens un peu !

La vieille entrouvre la barrière. Du coin de son mouchoir, elle débarbouille le petit qui grimace et qui souffle ; elle rattache une bretelle, arrange les cheveux. Ensuite, elle tire de sa poche quelques noix, un morceau de sucre enroulé dans un bout de journal. Georges tend la main : mais il lui faut payer d'avance : la vieille présente sa joue qu'il embrasse sans entrain, car elle le serre, elle le serre, à tel point qu'il en est un peu étouffé.

Le père Mathieu est rentré ce soir plus affaissé et plus geignant que d'habitude ; il couve la cendre. Les pieds sur les chenêts, il regarde la neige qui tombe et parsème de fleurs la terre morte : on est en janvier.

La porte s'ouvre. Il n'est pas poli de frapper à

la campagne : la cuisine, hospitalière, doit s'ouvrir sans qu'on ait à le permettre, et l'on n'a rien à cacher.

– Tiens, c'est toi ! Comme te voilà moult beau !

– C'est le petit à la Fleuriote, dit la mère. Il vient chercher ses étrennes.

L'enfant, intimidé par ce vieux osseux qui le regarde, fait oui de la tête, saisit les deux œufs que lui donne la vieille, et tourne le dos pour sortir.

– C'est le petit à la Fleuriote, répète la femme.

– Je vois, je vois. Comment qu'on t'appelle ?

– Georges...

C'était le nom du fils aîné... Le vieux paysan resta immobile un moment, puis il tira sa jambe, saisit son portemonnaie, chercha et tendit une pièce d'argent à l'enfant :

– Tiens, c'est pour toi... Pas pour ta mère, surtout... T'entends ?

Le gosse affirma de la tête, vigoureusement,

puis il s'enfuit.

– Il est fort pour son âge, dit la mère. C'est un beau petiot.

Le vieux soupira, et son grondement rauque, Ahan ! sortit de la poitrine, comme un râle. Enhardie par la générosité sans exemple de son homme, la mère Mathieu se mit à parler, étonnée de s'entendre.

– Si on le prenait avec nous ! C'est tout le portrait de notre pauvre garçon !

Mais le vieux s'était levé.

C'te traînée ! C'te saleté qui a empêché mon garçon de se marier ! Il serait peut-être mort tout de même – et encore on ne sait pas si ça n'aurait pas changé quelque chose !... Mais, au moins, j'aurais des petits-enfants pour le remplacer...

– Il ne s'agit pas de la mère. La Fleuriote, elle, peut rester où elle est ! Rien que le petit... La mère, qu'elle aille se faire pendre ailleurs, si elle veut.

Elle riait d'un gros rire, excessif, affectant, pour complaire à son homme, un mépris plus

grand que de raison pour la fille-mère.

Il ne répondit pas, et sortit, la tête congestionnée, pour se rafraîchir à l'air du dehors.

Mais la vieille revint chaque jour à cette idée, avec l'obstination des femmes qui finissent par imposer leurs idées à force d'y revenir sans en avoir l'air. La Fleuriote pourrait quitter le pays ; le petit resterait avec eux... Ça ne serait pas mal vu dans le village... C'est tout de même l'enfant de notre gars ; on ne peut pas le renier, et patati, et patata !

Un jour, ce fut chose admise – car le vieux la laissa dire sans protester.

Mais ce n'était que demi-besogne. Il fallait décider la Fleuriote, qui faisait un tas d'histoires, comme si c'était une rente pour elle que ce mioche à nourrir. La mère Mathieu cependant, sut la convaincre par des mots qu'elle ne répéta sûrement pas à son homme, car elle amena le petit Georges un dimanche de relevée. La mère suivait à dix pas.

Mathieu aperçut celle-ci, et tout de suite s'emporta :

– Qui que je revois ici ? Veux-tu démarrer de là, toi !

Le vieux, les yeux exorbités, la taille redressée, marchait sur la Fleuriote.

– Tais-toi voyons, Mathieu, tais-toi, lui disait la vieille.

Et elle faisait des signes désespérés à la mère, en haussant les épaules comme si son homme étant fou, elle eût pitié de lui.

– C'est moi le maître ici. Et on n'y entre que si je veux ! C'est-y à moi tout ça ? C'est-y moi qui commande ?

Et il montrait les vastes bâtiments qui enserraient sa vie chétive et rabougrie.

– Mais, puisqu'elle s'en va, qu'on te dit, cria la mère Mathieu, plus fort que lui.

La langue du vieux s'arrêta dans sa bouche ouverte. Il poussa un grognement, puis d'un seul coup, tourna le dos, et comme à son habitude, pour finir la discussion, il s'en alla vers les

champs.

La Fleuriote se précipita sur l'enfant en l'embrassant.

– C'est pour toi, mon petit ! C'est pour toi, ne pleure pas !

Et elle le jeta dans les bras de la mère Mathieu. Quoi dire ? Elle sait bien qu'elle n'est rien, qu'elle ne peut pas répondre à cet homme riche et puissant. Et elle sait aussi qu'il n'en a pas pour longtemps, et que tout cela, ces bâtiments, cette terre, ça sera au petit Georges... À cette pensée, elle s'attendrit et l'embrasse plus fort ; il lui en devient plus cher.

Pendant, il faut partir. La Fleuriote fait quatre pas ; l'enfant tire sur le bras de sa grand-mère comme un chien sur sa corde :

– Maman ! maman !

Elle revient l'embrasser.

– Vaudrait mieux partir tout de suite. Il ne vous verrait plus, il n'y penserait plus. C'est comme quand on sèvre un agnelet.

Alors, les yeux et le nez gonflés sous sa

capeline bleue, la Fleuriote regarde le petit qui se débat dans les bras de la mère Mathieu, puis elle se raidit et s'enfuit par la venelle, tandis que l'enfant qui s'entraînait à crier, hurle et trépigne.

La mère Mathieu le ramena à la maison, où elle l'amignota, le berça dans ses bras, si bien que le petit s'endormit bientôt.

Quand le vieux rentra, l'enfant reposait sur le lit ; sa femme le lui montra.

– C'est notre gars, dit-elle.

Alors, il hocha la tête, regarda un instant cette petite chose vivante, anéantie par le sommeil, mais où revivait son fils, sa race... Il tâta doucement la chair ronde et ferme des bras. Puis il s'en alla vers la margelle du puits, qu'il se mit à consolider et, regardant le toit qui s'affaissait, il dit à sa femme :

– Je vas voir le couvreux. Faut pas laisser tomber les bâtiments.

Floréal, 14 janvier 1922.

Elle a dit : Non !

Elle a dit : Non ! ce soir-là, dans un parc où la brume argentait les masses étagées des verdure, pareilles à de beaux décors tendus pour une solennité d'amour. Le silence reposait sur les eaux calmes. La barque s'en allait doucement sur la pente insensible du fleuve comme vers une mystérieuse destinée... Une attente immense régnait : l'âme de Jacques lui semblait s'élargir, se diluer dans le crépuscule, emplir la vallée... La jeune fille était brune et pâle comme dans un poème romantique. Un oui, un non, flottaient dans l'air. C'est le non qui s'est posé. Pourquoi ? Parce que son regard a suivi un éphémère sur les herbes ? parce que le remous de la barque l'a distraite ? pour rien, peut-être parce qu'elle pensait : oui ?

Elle a dit : Non ! et ce n'est pas même à une demande d'aveu qu'elle répondait. C'était à une

de ces questions banales auxquelles celui qui interroge attache parfois un sens beaucoup plus grand que les mots. Il disait simplement :

– Viendrez-vous demain, comme ce soir ?

Elle laissa tomber un non, négligemment, en caressant du doigt l'eau fuyante.

Il soupira, assez fort pour que sa désillusion fut manifeste. Déjà, tout à l'heure, elle avait répondu avec la même indifférence à une question où il avait mis tant de volonté, tant de désir, ramassé tant de lui-même qu'elle aurait dû comprendre... C'était une étape sur la pente de l'aveu : il attendait un encouragement, un sourire, une inflexion tendre de la voix. Elle ne s'apercevait de rien ; elle jouissait nonchalamment de la paix du soir. L'instant d'après, elle eût été surprise sans doute, s'il lui eût rappelé sa réponse... Mais voilà ! il ne le savait pas ! Tout ce qu'il pouvait faire, c'était construire autour d'elle un merveilleux décor de bonheur où elle passait, parée des fraîches couleurs des amours de vingt ans.

Il poussa nerveusement son aviron : elle le

regarda. Il répéta ses paroles avec un accent de dépit dont elle s'aperçut :

– Alors, vous ne viendrez pas ?

Elle hocha la tête et ce fut tout. Il ramena la barque. La nuit tombait comme une loque sombre devant les beaux feux du soir...

Il y avait trente ans de cela. Depuis lors, il s'était, par dépit, jeté dans les bras d'une femme qui le guettait, qu'il n'aimait pas et qu'il perdit tôt. Sa jeunesse chavira dans la vie médiocre et difficile.

Maintenant, pour lui, chaque jour entassait ses heures comme un vieux buveur abruti ses soucoupes dans le fond d'un estaminet. Ce n'est pas que son amour passé fut tel qu'un chagrin sans trêve rongeat sa vie. Mais il était sans racines et à la merci des courants. Son existence devint veule et poisseuse, comme une épave gluante qui glisse le long des estacades, avec des hauts et des bas, coulant dans les bas-fonds, revenant à la lumière au gré des lames. À cinquante ans, il est là, sur une banquette de café borgne, le poil piquant et raide, des pellicules sur

son veston, un nez qui s'allonge en grosse goutte de chair vineuse, la paupière sanglante et une larme qui renaît sans cesse au coin de l'œil.

Cependant, dans ses yeux qui s'ouvrent au niveau de son verre, un lumineux spectacle revient chaque soir, quand l'alcool excite les dernières cellules vivantes de son cerveau... Une barque glisse sur les eaux ; le soir de province est vapoureux et bleu : la ceinture des vieux rempartsenserre les vieilles maisons comme une gerbe paisible... La jeune fille est brune et pâle... comme dans les poèmes romantiques. Elle a dit oui, et ils passent tous deux dans la vie comme passeraient des anges sur des nuées. Tout ce qu'il a recueilli de visions heureuses s'agrège à ce tableau. Voici la villa des rêves, où les fleurs sont amoureuses du jour, le jardin pareil à une brassée de joies, la vie unie et régulière où les heures défilent comme dans un jeu où à tout coup l'on gagne...

Ce soir-là, soir de mai, il est entré dans ce petit café du quartier de Javel, étroit et sombre. Comme il est là depuis un moment et qu'il n'a

rien commandé, une voix de femme l'interpelle :

– Qu'est-ce qu'il faut vous servir, monsieur ?

Il a levé la tête lentement – ne sachant si c'est son rêve qui se poursuit et s'il a bien entendu. Cette voix ne retentissait-elle pas tout à l'heure sur le chemin de ses souvenirs ?... Il se lève à demi, se trouble et ne répond rien. Aussi, tout en lui tournant le dos, la femme répète la question, puis elle le regarde...

Étonné, il balbutie :

– Un amer-citron.

Il fixe les yeux sur elle, la bouche entrouverte, la main tremblante sur le pied de son verre... Serait-ce elle ? Peu à peu, il retrouve les traits connus, qui apparaissent tour à tour comme les choses familières qu'on découvre dans une demi-obscurité... Non ! ce serait elle, cette femme épaisse et lourde, aux cheveux grisonnants et rares ?

Elle l'a servi... Il ne doute plus maintenant : au coin de la lèvre, ce grain touffu, ce fut autrefois la mouche friponne qu'il adora ; ces yeux fatigués,

cette misère, cette déchéance pareille à la sienne, c'est tout ce qui reste de ce qu'il chérit. Allons, buvons ! Et il jette dans son gosier... Machinalement, pourtant, il met la main à son col où s'affaisse un nœud de cravate qu'il tente de rajeunir, à ses cheveux rares qu'il ramène de ses tempes vers son front. Mais elle ne l'a pas reconnu – et c'est tant mieux. Laissant son argent sur le marbre, sans la rappeler, il s'en va, il s'enfuit, rasant les murs, comme s'il craignait d'être vu ; puis, il tombe sur un banc, ses derniers ressorts brisés. Marmonnant tout bas, il tente de reconstruire son rêve, d'évoquer devant sa route grise et boueuse, les belles scènes colorées et vivantes d'autrefois, la villa heureuse, les allées rectilignes de la vie paisible et honorée... Mais, hélas ! rien, rien ne revient plus : et, dans la dernière étape de sa déchéance, le pauvre homme a perdu le talisman qui lui ouvrait de loin, en un éblouissement d'un instant, les portes de l'Éden.

Floréal, 21 janvier 1922

Jean Pellerin

Pour le rail

William H. Herton venait d'offrir à ses invités la primeur d'un film tourné dans le Sud, de mille mètres de chevauchées, de bandits et de mousquetades. Et, la lanterne éteinte, on se pressait autour d'un beau vieillard, témoin des temps héroïques.

– Oui, j'ai connu cela, dit l'ingénieur Baxwell. Oh ! certes ! on a beaucoup exagéré. Et je n'ai eu affaire qu'à deux brigands en trente années de Prairie.

– ConteZ-nous l'histoire ! supplièrent les femmes.

L'ingénieur conta :

*

– Mon chef d'alors, le gros Ustinn, avait

assumé la pose d'un rail de Los Dados à Orracil. Quarante milles à couvrir. Il s'agissait de joindre par voie ferrée deux petites cités au commerce florissant, à l'industrie naissante. Mais il fallait traverser un pays sauvage, une montagne coupée par deux gorges peu sûres. Ustinn, qui prétendait en avoir vu d'autres, n'hésita cependant pas à demander le travail à forfait pour une somme très ronde. Et, muni de ses pouvoirs, je commençai à ouvrir la route.

Tout marcha bien jusqu'au défilé que j'avais choisi. Un matin que j'explorais le passage, indiquant des rochers à faire sauter, une pierre vint tomber à quelques mètres de moi. Un message était attaché au caillou. Par une lettre fort courtoise, el señor José-Maria – un descendant, paraît-il, du célèbre Tempranito, le tyran de l'Andalousie – me priait de suspendre mon labeur, de ne pas placer un mètre de fer dans la gorge, « à moins, ajouta-t-il, que vous ne teniez essentiellement à ce que j'en place dans la vôtre et dans celles de vos compagnons. Veillez sur vous ! »

Je portai le papier au capitaine Cadéza, un vieux soldat de 1860, qui était chargé de la protection et de la discipline de notre troupe. Il haussa les épaules :

– Naturellement ! Nous lui volons ses diligences et ses voyageurs isolés, au caballero ! Mais – et le capitaine cracha sur l’ultimatum – voilà le cas que je fais de ses menaces ! Ce José-Maria doit avoir une dizaine d’hommes armés d’escopettes. Moi, je dispose de quarante fusils et de deux mitrailleuses. Allez-y carrément, señor ! Et vous verrez que le bandit ne mettra pas ses rodomontades à exécution.

Nous continuâmes à travailler. Chaque jour, des tirailleurs protégeaient techniciens et manœuvres. José-Maria ne se montrait pas. « Vous voyez ! » finit par constater le capitaine. Or, un matin, nous entendîmes un coup de feu. On venait de me tuer un homme. J’en perdis deux le lendemain, trois le surlendemain. Quatre le quatrième jour. Le cinquième, ma petite garde, à l’unanimité, refusa de prendre ses postes. Cadéza ne réussit pas à les entraîner. Ils alléguaient

L'impossibilité de combattre un ennemi qui savait tous les replis de la montagne et les descendait sans que l'on vît un atome de fumée.

Je passai une matinée atroce, injuriant mes hommes, José-Maria, le pays et le destin. Vers midi, comme je regagnais ma baraque pour écrire au gros Ustinn, je vis venir, juché sur une mule, le plus singulier personnage. Imaginez un grand diable, vêtu d'une robe de moine, un énorme rosaire au cou, un chapelet à chaque main, coiffé du vaste chapeau pointu et chaussé de bottes à éperons gigantesques. Il se dirigea vers moi, sauta lestement de sa monture et me salua, appelant sur ma tête les bénédictions du ciel, la protection des saints et les félicités terrestres. Puis, avant que j'eusse le loisir d'ouvrir la bouche :

– Votre Grâce est bien embarrassée, me dit-il. Mais un saint homme d'Église a le pouvoir de la tirer d'affaire. Je voudrais construire dans ces parages une chapelle, une belle chapelle afin d'avoir moi aussi ma chapelle au Paradis quelque jour. Si Votre Grâce me promet cinq cents dollars

en bonne monnaie, j'écarterai de votre chemin les fusils de José-Maria et de ses bandits...

– Cinq cents dollars. Payables d'avance, n'est-ce pas ? dis-je en ricanant.

Le moine, malgré son habit et ses chapelets, poussa d'effroyables blasphèmes :

– Si tu n'as pas confiance en un homme d'honneur, je te tourne le dos, dernier venu de la portée d'une truie, cria-t-il... Allons ! fit-il, revenu soudain à sa mansuétude première, un pari loyal ! Quinze jours, cinq cents dollars !

Je lui promis solennellement de lui verser la somme. Il me fit jurer sur une demi-douzaine d'images crasseuses qu'il extirpa de la ceinture cachée sous sa robe, d'une cartouchière où voisinaient la navaja et le poignard... Quinze jours après, heure pour heure, il revint. Il me montra le défilé d'un doigt impérieux :

– Fais travailler tes hommes ! Il ne leur sera fait aucun mal !

J'étais sceptique. Il insista :

– Garde-moi comme otage ! Et si une tête

tombe, que la mienne tombe aussi !

Son accent convainquit ma troupe. Et, sans aucune difficulté, le rail fut conduit jusqu'à Orracil.

*

– Vous dites, madame ? fit l'ingénieur à une curieuse. Non, ce n'était pas un homme de José-Maria. Que pouvaient cinq cents dollars sur l'héritier du Tempranito ? Il en glanait plus de mille chaque semaine. Non. Voici tout simplement comment le moine « eut » le bandit.

José-Maria qui rançonnait toutes les femmes, protégeait spécialement une hacienda florissante, celle d'une jeune veuve, la belle Assomption. Vous devinez pour quelles convoitises ! Donc, notre moine, après m'avoir arraché mes serments, se dirigea vers cette maison où on l'accueillit avec tout le respect dû à sa robe. Il se fit servir un repas à tuer douze nègres, but trois outres de vin et se mit à confesser tout le monde. Quand le tour

d'Assomption arriva :

– Ma fille, lui dit-il, des hérétiques assassins de notre Mère bien-aimée veulent construire un chemin de fer dans le pays. C'est la fin de nos mœurs patriarcales ! Toutes les señoras de la région qui ne voulaient pas meurtrir leur douce peau durant quatre jours afin de gagner la ville pourront s'y rendre en quelques heures avec les machines du diable ! Ah ! les villes ! les jolis amoureux aux balcons, les sérénades, le théâtre, les marchandes de dentelles, les sirops glacés... Damnation ! Damnation ! Usez de tout votre pouvoir, ma fille, sur le caballero José-Maria pour qu'il empêche l'enfer de mener là-bas, en soufflant sa fumée, les créatures du vrai Dieu !

Ce conseil donné, il renchérisait sur les agréments des fêtes citadines. Sa mimique extraordinaire peignait la langueur des coquettes à la promenade, la poursuite des cavaliers, la remise des cadeaux, le lancer des baisers et des bouquets, le délice des gâteaux, la splendeur des toilettes, le jeu des acteurs. Assomption pâlisait d'envie. Après trois jours de ce supplice de

Tantale, elle gémit, doucement :

– Et qu’arriverait-il, Père, si José-Maria laissait construire le chemin de fer ?

Le moine tonna :

– Toutes les dames et la dame Assomption ici présente iraient rôtir sur un gril plus grand que celui du pieux Laurent et à un feu beaucoup plus vif !

– Même si l’on fait une belle offrande ? insista la jolie veuve.

– Alors, dit nettement le religieux, ce sera deux cents dollars payés en une seule fois.

Assomption courut à son tiroir. Le moine empocha. Le soir même, une lettre allait surprendre José-Maria dans son repaire. Vous devinez la suite.

– Qu’est devenu le moine ? demanda l’une des auditrices.

– Avec mon argent, dit Baxwell, mon argent et celui de la veuve, il a acheté des fusils et recruté une bande. C’est lui, maintenant, qui opère dans le secteur de José-Maria qu’il a détrôné. Ne vous

étonnez pas trop si l'on arrête votre train quand
vous irez admirer les célèbres cascades d'Orracil.

Floréal, 1^{er} mai 1829.

Claude Varèze

Ma petite ville

Du haut de la colline, je la vois, épaisse et toute ronde, au bord de sa rivière ; sa carapace de toits bruns s'enfonce dans la verdure ; ses murs baignent dans une eau courante : ceinture liquide, nouée et dénouée, qui jette partout dans la campagne des pans moirés et frangés de roseaux : elle se tapit, toute petite, sous sa pesante cathédrale, ramassée toujours dans le moule idéal d'anciens remparts détruits, si compacte que dans son bloc les rues semblent des entailles.

C'est une vieille petite ville bâtie par des hommes morts, empreinte encore, l'empreinte de leurs soucis. Dans le pays, libre aujourd'hui, elle se resserre, fermée au soleil, comme au temps où l'ennemi était toujours proche et toujours menaçant.

Suivons le sentier qui descend la colline. Il aboutit au faubourg.

Voici les bâtisses qui annoncent l'approche des agglomérations humaines : des cafés, des entrepôts de vins, de charbon, l'hôtel « des Voyageurs », le restaurant du « Cheval Noir », et sa haie de troènes mélancoliques dans des caisses de bois peint en vert ; la gendarmerie, qui garde un coup de vent figé dans les plis de son drapeau de zinc.

Nous arrivons au grand pont de l'Orvannes. C'est le centre actif de la ville. Deux minoteries au travail s'y accrochent et, de leurs profondeurs, j'entends monter un grondement rythmé fait du battement régulier des palettes sous le ruissellement continu des gouttes ; la carriole du boucher passe, traînant un chien dans son sillage, la voiture à âne qui tangué au trot des petites jambes grêles ; et sans cesse y gronde le tonnerre patient des charrettes... Sur les berges, les laveuses, à genoux dans leur baquet, pétrissent à deux mains le linge blanc, l'aplatissent à coups de battoir dans la mousse irisée.

Sur la colline, les champs moissonnés couvrent la terre d'un vêtement inégal, rapiécé,

qui tourne au jaune et au gris comme une robe usée, mais la vallée garde toujours le vert du printemps, le même vert tendre et juteux.

Au fond, le fleuve coule, étalé en son énorme lit, avec des grâces, des jeux et des chansons, entre ses berges fraîches, parmi le cresson, la renoncule et l'iris, autour de petites îles frissonnantes de roseaux ; il court, il fuit, pour buter, semble-t-il, sur cette colline boisée qui ferme l'horizon, là-bas.

La Porte de Ville s'ouvre tout près de nous, sous ses créneaux et ses clochetons.

Entrons-nous ? À quoi bon s'assurer qu'il y a, derrière, des humains entassés, des ruisseaux noirs et que, parmi les vieilles pierres, nous trouverons une mairie de briques neuves, une rue Gambetta, un kiosque à musique, et un beau jardin public ombreux, où nul jamais ne s'arrête.

Accoudés au parapet de fer du pont, attendons la nuit.

Sous nos pieds, l'eau baigne d'une éternelle fraîcheur les soubassements antiques, l'eau vive

et jeune, et renouvelée comme les générations humaines parmi les pierres immuables...

La petite ville aussi, respire sa rivière ; partout des maisons s'accrochent aux remparts, des fenêtres percent leurs vieux murs survivants ; sur les balcons de bois, les géraniums, les tabacs blancs, les fuschias s'inclinent vers l'haleine du fleuve...

Respirons l'odeur d'eau, l'odeur maternelle, l'odeur de terre humide et de tiges juteuses dans laquelle sensible à peine, un effluve de vase perce comme le sel et l'arome...

Elle est passée, l'heure de cristal et d'or du couchant, l'ombre déjà emplit les airs : pourtant l'eau étincelle encore, plus lumineuse que le ciel qu'elle reflète ; au lieu que sur la terre la nuit monte du sol, ici, voilà qu'elle sort des pierres obscures, des touffes de branches noires, qu'elle s'étend peu à peu sur tout le paysage...

Attendons encore... Au sommet de la colline là-bas, les arbres ne sont plus que des ombres chinoises sur le ciel d'où le jour s'épuise... Dans l'eau brune et rose encore les lumières qui

s'allument dans la ville s'allongent en zigzags
d'or...

Floréal, 23 octobre 1820.

Cet ouvrage est le 1123^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.